

**Francillon,
pièce en trois
actes**

Alexandre Dumas

LIREGRATUITEMENT.COM

Francillon, pièce en trois actes

Alexandre Dumas

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

THEATRE

l'ami DES FEMMES, Comédie en cinq actes.

LE BIJOU DE LA REINE, conicdio en un acte, en vers.

LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame On cinq actes.

LE DEMI-MONDE, coniédio en cinq actes.

DENISE, pièce en quatre actes.

DIANE DE LYS, comedie en cinq acles.

L' ÉTRANGÈRE, coiiiédic en cinc| actes.

LA KEMMEDE CLAUDE, pièce en trois actes et une pri' face.

LE FILLEUL DE POMPICNAC, coniédio en quatre actes.

LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.

LES IDÉES DE MADAME A U B R A Y , comédie CD quatre actes.

MONSIEUR ALPHONSE, pièce en irois actes.

LE l'KRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.

LA PRINCESSE DE BAGDAD, pièce en trois actes.

LA PRINCESSE GEORGES, pièce cu trois aclCS.

LA QUESTION d'argent, comédie en cinq actes.

UNE VISITE DE NOCES, Comédie en un acte.

ONE LETTRE SUR LES CHOSES DU JoUR(1^{re} édition) 1 VO".

/JOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A — 1) — Ilc-
vélations curieuses et positives sur les princin;ixx personnages
de la guerre actuelle (4^e édition), augn. entée d'un avant-propos
de Geo rge Sand

PERSONNAGES

ACTEL'RS.

Le marquis de RIVEROLLES MM. Tuiron.

LUCIEN DE RIYEROLLES, son fils. F. Fervre.

STANISLAS DE GR ANDREDON. . . . Worms.

HENRI DE SYMEUX Laroche.

JEAN DECARILLAC Truffier.

PIN GUET, clerc de notaire Prudhon.

G ÉLESTIN, valet de chambre Coquelin Cadet.

Un autre domestique Masquillier.

FRANGINE DE RIVEROLLES,

femme de Lucien M°ics Rartet.

THÉRÈSE SMITH Pierson.

ANNETTE DE RIVEROLLES, sœur

de Lucien REICHEMBERG.

SA, femme de chambre Kald.

La scène passe à Paris chez Lucien de Riveiolles, j'ai 9 «70
11 denosjoru-s.

ACTE PREMIER

Un grand salon, un hall très élégant; serre vitrée, au fond, à laquelle on arrive à la fois par la scène et par la coulisse. Grande baie avec une tapisserie relevée, ouvrant sur cette serre. Portes latérales communiquant, d'un côté, avec l'appartement de Francine, de l'autre, avec celui de Lucien. Toutes les portes sont ouvertes; le soir, bougies, lampes. Un téléphone, sur un meuble, contre le mur. Piano.

FRANCINE DE RIVEROLLES, THÉRÈSE SMITH, ÉLISA

Francine est assise. Thérèse est debout et marche en parlant. Francine a sonné.

Eh bien, ma chère amie?...

FRANCINE

Attends, (a la femme de chambre qui paraît.) Qu'on prépare

le thé et dites à mademoiselle Annette qu'elle peut descendre quand elle voudra. Où est-elle?...

2 IRANCILLON.

Mademoiselle est auprès de M. le vicomte. (Éiisa soit.)

THÉRÈSE

Qui est-ce, monsieur le vicomte?

!• RANCINE.

C'est mon fils.

THÉRÈSE

Déjà vicomte ! A onze mois?

FRANGINE

Il vient d'être sevré, et les domestiques tiennent aux litres des maîtres. Mais ton mari est baron,

THÉRÈSE

Il ne l'était pas encore à cet âge-là; c'est venu depuis.

FRANGINE

Continue ta morale ; j'y suis habituée. Tu m'en faisais déjà au cours de madame Masselin. Il est vrai que j'étais dans les petites et que tu étais dans les grandes.

THÉRÈSE

Eh bien, je profite maintenant de mon âge, pour te dire que tu es dans le faux.

FRANGINE

Parce que ?...

T H É R È S E .

Parce que tu es trop libre et trop familière avec ces messieurs.

FRANCIKE.

Des amis intimes de mon mari, des camarades d'en-

x\CTE PREMIER. 3

lance, presque des parents. Stanislas est un arrièrecousin du fond de la Bretagne.

THÉRÈSE

Ce sont toujours des hommes.

FRANGINE

Es-tu sûre?

THÉRÈSE

Tâche donc d'être sérieuse.

FRANGINE

Pourquoi faire? Au fond, qu'est-ce qu'il y a de sérieux dans une vie où l'on entre sans le demander et d'où l'on sort sans le vouloir. Durant une quinzaine d'années, nous autres femmes,

nous pouvons avoir quelques distractions et quelque empire, et tu ne veux pas que nous en profitions? Jusqu'à notre mariage, nous ne pouvons rien regarder; à notre deuxième enfant, on ne nous regarde plus; nous avons bien le temps de nous ennuyer jusqu'à vingt ans et de nous désoler après quarante. J'ai vingt-deux ans.

THÉRÈSE

Et tu n'as qu'un enfant.

FRANGINE.

Combien veux-tu que j'en aie? Je ne suis mariée que depuis un an dix mois et sept jours. Je ne peux pas en avoir cinq comme toi.

THÉRÈSE

Dont deux jumeaux.

FRANGINE

Quelle horreur! Et tu les as tous nourris?

THÉRÈSE

Tous.

FRANGINE

Même les jumeaux?

THÉRÈSE

Même les jumeaux.

FRANGINE

Miséricorde! Et ton mari, qu'est-ce qu'il faisait?

Il faisait ses affaires. Il gagnait de l'argent pour les petits.

FRANGINE

C'est juste. Le lien est occupé. Tous les bonheurs. C'est égal, tu n'étais pas jalouse?

THÉRÈSE

Je n'avais pas le temps d'être jalouse.

FRANGINE

Tu ne l'aimes donc pas ?

THÉRÈSE

Qui?

FRANGINE

Ton mari, le baron Smilli, — Alfred.

THÉRÈSE

Si, je l'aime; mais il y a des moments pour ça.

FRANGINE

Moi, j'aime le mien toujours.

ACTE PREMIER

THÉRÈSE

Tu ne t'en tireras jamais. Un mari n'est pas un amant.

FRANGINE

Pour moi, ça ne fait qu'un,

THÉRf:SE.

Bon pour commencer; mais, une fois mère, si tu n'es pas mère avant tout, tu es perdue. Sois avec [on Lucien comme je suis avec mon Alfred. Alfred me dit qu'il m'aime; il fait tout ce qu'il faut pour me le prouver. J'ai de beaux enfants bien sains, qu'il adore, à chacun desquels il aura gagné un million, que veux-tu que je demande de plus? Il me dit qu'il va à son bureau, qu'il va à son cercle, qu'il va voir ses amis, je le crois. Les hommes ont des façons de s'auiuser à eux qu'il faut accepter. Ils ont ce qu'ils croient des passions, ce qu'ils appellent des besoins, tout bonnement des habitudes. Ils hésitent assez à devenir des maris, pour que nous les ménagions quand ils s'y décident. Moi, je ne demande jamais au mien où il a été; il me raconte tout ce qu'il veut et je suis convaincue, ou tout au moins j'en ai l'air, qu'il ne me trompe pas. Les hommes, ma chère, c'est comme les cerfs-volants, plus on leur rend de corde, plus on les lient. Quand Alfred est par hasard de mauvaise liumeur, — c'est bien rare — je lui dis : « Vous vous ennuyez à la maison : allez dîner avec vos amis. Allez faire le joli cœur avec des dames quelcon(|ues ; ça vous distraira. Je resterai avec les enfants. » Il m'embrasse ; il y va ; il passe sa mauvaise humeur sur les autres ; il dit toutes les bêtises

G FRANCILLON

que les hommes aiment à dire le soir et il me revient, à
une ou deux heures du matin, tout Irais, tout neuf.

FRA[^]CINE

Comment le sais-tu ?

TUÉRÈSE.

Il me réveille,

FRANGINE

Voilà. Le mien aussi va dîner avec ses amis et ces dames, probablement, mais il ne m'en dit rien et ce n'est pas moi qui l'y envoie; il rentre aussi à deux ou trois heures du matin, plutôt quatre, seulement il ne me réveille pas.

THÉRÈSE

Profite de ça pour te refaire et pour engraisser. Il est bon aussi d'être un peu grasse. C'est toujours plus prudent.

F RANCINE.

Tu m'agaces avec ton sang-froid. Tu vis sur une table de Pythagore : deux et deux font quatre.

THÉRÈSE

Heureusement.

FRANGINE

Moi, je me mange le sang.

THÉRÈSE

Ah! j'ai bien vu ça, ce soir. Ta gaieté était trop nerveuse pour être sincère. C'est pour cela que je tâche de l'inculquer un peu de bon sens.

ACTE PREMIER

FU ANGINE

Lucien me trompe, j'en suis sûre...

TUKRÈSE.

Conte-moi la chose; nous aviserons.

FUANCINE.

Quand Gaston a été sevré, je suis venue annoncer la nouvelle à Lucien. Il y a de cela huit jours.

Eh hien ?

FRANGINE

Eh hien, il m'a emharrassée sur le front et il m'a dit : « Tant mieux, chérie! lu vas pouvoir dormir maintenant. » — El il est allé chasser avec son père. Ils sonl revenus ce matin seulement.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que tu vois de m.al à ça?

FRANGINE

Comment, ce que je vois de mal? Je suis sûre qu'il y a quelque chose. Tu l'as vu à table. Il était maussade; il ne parlait pas.

THÉRÈSE

Il a peut-être fait une mauvaise chasse; ça suffit pour les contrarier. As-tu vu son père?

FRANGINE

Il est venu me dire bonjour, toujours épanoui comme un jour de Pâques. En voilà encore un qui ne se fait pas de bile !

THÉRÈSE

Pourquoi tiens-tu tant à ce qu'on se fasse de la hâte?

8 l\\ A in Cl L L o N .

FRANGINE

Mais si ce que je suppose est vrai, il me le paiera!

THÉ RÉ; SE

Que feras-tu?

Je n'en sais rien. J'aurai une inspiration.

THÉRÈSE

Francine, Francine, méfie-toi de ta tête!

FRANGINE

Oh! ne crains rien. Ce ne sera pas ce que tu crois. Je suis folle en apparence, mais en apparence seulement. Je ne suis pas de celles qui se figurent qu'un autre homme peut faire oublier à une femme Thomme qu'elle aime et qui la trahit; à ce compte-là, on ne s'arrêterait plus; car, il n'y a aucune chance que le second vaille mieux que le premier et l'inévitable troisième que le second. Ou nous aimons notre mari, et alors celui qui prétend le supplanter nous apparaît comme un simple imbécile, ou nous n'aimons plus notre mari, et alors, si, ayant épousé librement, comme nous l'avons fait, toi et moi, un homme qui nous plaisait plus que les autres, nous arrivons à ne plus rien lui inspirer, à ne plus rien éprouver pour lui, c'est démente ou dévergondage de risquer une nouvelle épreuve avec un monsieur qui vient vous ol-Trir secrètement, sans respect, sans sacrifice, sans amour, je ne sais quel passe-temps honteux, quelle compensation dégradante de fiacre et d'hôtel garni.

THÉRÈSE

Francine!

ACTE PREMIER

FRANGINE

Ne vas-tu pas te scandaliser quand je suis sérieuse tout autant que quand je suis gaie. Je suis exaspérée! Je suis exaspérée! Et si Lucien est infidèle, je me vengerai, c'est certain, mais pas comme les autres. « Tant mieux, chérie! tu vas pouvoir dormir maintenant ». Tu verras si je dors. Et puisque j'ai du temps devant moi,

il faudra bien que je sache la vérité. Si elle est ce que je crois, je te réponds que j'en aurai vile fait (Annottc entre de droite.) et que jo ne resterai pas longtemps au partage. Tout ou rien!

Pendant ces derniers mots, An:iotto s'est mise à préparer le tlie' qu'elle avait dé|iosé sur une table.

THÉRÈSE

Prends garde, Annette est là !

FRANGINE

Elle ne peut rien entendre et puis elle ne comprendrait pas! (Lucien, Stanislas, Maxime, sont entres en causant.) Elle mC

fait l'effet d'être dans ton genre, celle-là, sentimentale comme une poule.

THÉRÈSE

Tant mieux pour elle !

SCÈNE II

Les Mkmks, AKNETTE, LUCIEN, STANISLAS, HENRI.

Fraiiicine va se mettre an piano et joue du Wagner. AN NETTE, h Tliéri'so avec une lasse de thé à la main.

Une tasse de thé, chère madame?

TIIÉKÈSE.

Volontiers, ma chère enfant.

ANNETTE

Crème ou cognac?

Crème.

AN NETTE, pi-csontant une tasse à Stanislas.

Et vous, monsieur de Gandredon?

STANISLAS

Volontiers aussi, Mademoiselle!

ANNETTE

Crème ou cognac?

STANISLAS

Cognac.

ANNETTE

Combien de morceaux de sucre?

STANISLAS

Cela dépend ; deux, si vous les donnez avec une pince;

ACTE PREMIER. H

tant que vous voudrez, si vous les donnez avec vos jolis doigts.

AN NETTE

On n'est pas plus galant.

Elle le sert avec une pince.

STANISLAS

Vous êtes cruelle.

ANNETTE, à Henri.

Et vous, monsieur de Symeux?

HENRI

Moi, Mademoiselle, je vous demanderai la recette de la salade que nous avons mangée ce soir ici. Il paraît qu'elle est de votre composition.

ANNETTE

La salade japonaise.

HENRI

Elle est japonaise?

ANNETTE

Je l'appelle ainsi.

HENRI

Pourquoi?

ANNETTE

Pour qu'elle ait un nom; tout est japonais, maintenant.

HENRI

C'est vous qui l'avez inventée ?

ANNETTE

Parfaitement. J'aime beaucoup m'occuper de cuisine.

12 F UANCILLOiN.

HEXRI.

Vous avez pris des leçons?

A X NETTE

Il y a maintenant des cours pour les jeunes filles; on étudie bien les éternels principes et puis chacune compose selon son plus ou moins d'imagination. Il y a même des concours.

STANISLAS

Et dans quel but avez-vous appris à faire la cuisine, Mademoiselle? Car ce n'est pas avec l'idée d'en faire votre profession?

ANNETTE

J'ai appris à faire la cuisine comme j'ai appris à lire, à écrire, à dessiner, à jouer du piano, à parler l'anglais et l'allemand, à chanter en italien, à monter à cheval, à patiner, à chasser, à conduire, comme j'ai appris la valse à deux et à trois temps, la

polka et toutes les figures du cotillon, dans le but de trouver un mari. Tout ce que font les jeunes filles, n'est-ce pas, Messieurs, dans le but de vous plaire; et ne doivent-elles pas s'efforcer d'être aussi parfaites que possible pour mériter l'honneur et la joie d'associer toute leur existence à quelques moments de la vôtre? (a Lucien.) Et toi, monsieur mon frère, veux-tu du thé ?

LUCIEN, qui lit lo journal.

Rien du tout! merci!..

ANNETTE

Alors, M. de Symeux, si vous voulez prendre une

II EX RI

C'est pour maman. Excusez-moi de dire encore maman à mon âge; mais, comme je vis avec elle, j'ai gardé celte habitude d'enfance.

AN NETTE

Je ne vous excuse pas, Monsieur, je vous félicite; et moi qui n'ai plus ma mère, je vous envie.

HENRI, à Lucien.

Elle a des façons de dire à elle, (iiaut.) Je suis à vos ordres, Mademoiselle.

ANNETTE

Vous faites cuire des pommes de terre dans du bouillon, vous les coupez en tranches comme pour une salade ordinaire, et, pendant qu'elles sont encore tièdes, vous les assaisonnez de sel, poivre, très bonne huile d'olives à goût de fruit, vinaigre...

HENRI

A l'estragon?

ANNETTE

L'Orléans vaut mieux : mais c'est sans grande importance ; l'important, c'est un demi-verre de vin blanc, château-Yquem, si c'est possible. Beaucoup de fines herbes, hachées menu, menu. Faites cuire en même

14 FRANGILLON.

temps, au court bouillon, de 1res grosses moules avec une branche de céleri, faites-les bien égoutter et ajoutezles aux pommes de terre déjà assaisonnées. Retournez le tout légèrement.

THÉRÈSE

Moins de moules que de pommes de terre?

ANN'ETTE

Un tiers de moins. Il faut qu'on sente peu à peu la moule; il ne faut ni (ju'on la prévoie ni qu'elle s'impose,

STAIS ISLAS.

Très bien dit.

AIN NET TE

Merci, Monsieur. — Quand la salade est terminée, remuée...

HENRI

Légèrement...

AN NETTE

Vous la couvrez de rondelles de truffes, une vraie calotte de savant.

HENRI

Et cuites au vin de Champagne.

ANNETTE

Cela va sans dire. Tout cela, deux heures avant le diner, pour que cette salade soit bien froide quand on la servira.

HENRI

On pourrait entourer le saladier déglace.

ANNETTE

Non, non, non. Il ne faut pas la brusquer ; elle est

ACTE PREMIER

très délicate et tous ses arômes ont besoin de se combiner tranquillement. — Celle que vous avez managée aujourd'hui était-elle

bonne?

HENRI

Un délice!

ANNETTE

Eh bien, faites comme il est dit et vous aurez le même agrément.

HENRI

Merci, Mademoiselle. Ma pauvre maman, qui ne sort guère et qui est un peu gourmande, vous sera extrêmement reconnaissante.

ANNETTE

A votre service. J'ai encore bien d'autres régalades de ma composition; si elles peuvent être agréables à madame votre mère, je lui en porterai moi-même les recettes, et j'en surveillerai l'exécution, la première fois, à moins que votre chef n'ait un trop mauvais caractère...

HENRI

C'est une cuisinière.

ANNETTE

Nous nous entendrons alors comme il convient entre femmes. Quand vous voudrez. Maintenant, Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous faire ma plus belle révérence.

STANISLAS

Vous nous abandonnez?

ANNETTE

Il faut que j'aïlle voir si mon fils dort bien.

HENRI

Votre fils?

ANNETTE

Le jeune vicomte Gaston de Riverolles ayant été sevré, c'est moi qui, pour laisser reposer sa mère, m'exerce à la maternité, toujours dans le but de trouver un mari. Il couche, pour la première fois cette nuit, dans ma chambre.

UENIII.

Restez avec nous, Mademoiselle. A cette heure, monsieur le vicomte dort les poinjïs fermés, et, d'ailleurs, il a sa nourrice platonique, sa nourrice à rubans, pour le porter et le veiller.

ANNETTE

Naturellement. Mais la vérité. Messieurs, c'est que je ne suis venue que pour servir le thé. Le salon m'est interdit après.

STANISLAS

Parce que?...

ANNETTE

Parce qu'il paraît que vous dites des choses tellement inconvenantes, qu'une jeune fille ne doit pas les entendre.

HENRI

Nous ne dirons que les choses les plus convenables.

ANNETTE

Mais, c'est qu'il paraît aussi que quand vous n'êtes pas inconvenants, vous êtes ennuyeux.

SCÈNE III

Les Mêmes, moins ANNETTE.

STANISLAS

Je voudrais bien savoir pourquoi Francillon nous déclare inconvenants ?

FRANGINE

D'abord, je prie monsieur de Grandredon de ne pas m'appeler Francillon; je m'appelle madame de Riverolles.

STANISLAS

Vous vous appelez aussi Francine, dont vos petites amies ont fait Francillon, surnom que nous vous avons conservé avec l'autorisation de votre mari, ici présent. N'est-ce pas Lucien !

LUGIEN, lisant toujours le journal.

Parfaitement.

STANISLAS

Vous voyez.

FRANGINE

Mais, maintenant que j'ai un grand garçon sevré, ces laçons ne me plaisent plus, et je vous prie à l'avenir de m'appeler madame, tout bonnement. La baronne vient de me faire justement à ce sujet des observations très sensées auxquelles je me rends comme elle voit. — Est-ce vrai, Thérèse? (kiic quiuc le piano.)

THÉRÈSE

C'est vrai !

STANISLAS

Alors, vous ne m'appellerez plus « Stan » tout court.

FRANGINE

Je vous appellerai « cher monsieur ».

STANISLAS

Tout est changé

Tout est changé.

FRANGINE

THÉ ri: SE.

Francine a raison. Je ne sais vraiment d'où vient maintenant, dans la bonne compagnie, cette déplorable habitude de dire toutes les grossièretés de la mauvaise.

FRANGINE

Cela vient, ma chère amie, de ce que ces messieurs sont, du matin au soir, fourrés avec ces demoiselles qu'ils ne quittent que pour leur club, et que, si on veut les avoir de temps en temps chez soi, il faut leur permettre les

ACTE PREMIER

allures dont on a pris l'habitude dans ces endroits-là et même avoir les allures que ces demoiselles ont avec eux.

STANISLAS

La vérité est que vous êtes furieuse que vos coquetteries ne réussissent pas.

FRANGINE

Quelles coquetteries?

STANISLAS

Vos coquetteries avec nous ; nous n'en sommes pas plus fiers pour cela. Votre coquetterie avec tous les hommes est bien connue. Vous voulez que tous les hommes soient amoureux de vous.

FRANGINE

Je me soucie bien des hommes! S'il n'y avait qu'eux et moi sur la terre...

STANISLAS

Si j'avais dit ça, moi.

FRANGINE

C'est un proverbe, et encore, je n'en dis que la moitié.

Alors, si les hommes vous sont indifférents, pourquoi avez-vous une robe comme celle-là?

FRANGINE

Qu'est-ce qu'il y a de mal dans ma robe?

STANISLAS

Il n'y a rien de mal dans votre robe, si j'en juge par ce qu'il y a de bien dehors.

20 FRANCILLOX.

FRANGINE

Stanislas, je vais me fâcher.

STANISLAS

Mais, nous savons très bien que ce n'est pas pour nous que vous faites toutes ces agaceries et même que vous jouez à la petite cvajorée, ce qui ne vous va pas du tout ; vous êtes une sentimentale, vous, vous vivriez très bien entre un pot-au-feu fait par ma-

demoiselle Annette et un bouquet de myosotis donné par Lucien, et, finalement, vous jetteriez le bouquet dans le pot-au-feu pour lui donner du goût. Est-ce vrai?

FRANGINE

C'est possible.

STANISLAS

Quant au reste, histoire de rendre Lucien jaloux.

LUGIEN.

Et c'est inutile, je ne le suis pas : je sais à qui j'ai affaire.

Tu seras jaloux quand je voudrai.

LUGIEN.

Essaye 1

STANISLAS

Lucien a raison et c'est vous qui êtes jalouse.

FRANGINE

Moi?

STANISLAS

Oui, vous. Et, si vous êtes de mauvaise humeur, si vous jouez du Wagner, si vous ne voulez plus qu'on vous ap-

ACTE PREMIER

pelle Francillon, c'est parce que je n'ai pas voulu vous dire tout à l'heure, à table, quand vous me l'avez demandé tout bas, si Lucien retourne chez mademoiselle...

FRANGINE, allant à lui.

Voulez-vous vous taire, vous!

STANISLAS

Et comme je n'ai pas voulu vous le dire...

FRANGINE, le frappant de son éventail, qu'elle finit par casser.

Tenez! tenez ! tenez!...

Stanislas la saisit parla (aille pendant qu'elle le frappe et lui baise le bras à plusieurs reprises).

FRANGINE.

Vous m'avez cassé mon éventail.

STANISLAS

Mais je vous ai embrassée.

FRANGINE

Eh bien, mon cher, vous embrassez très mal. (à Lucien, en venant à lui.) Il a insulté ta femme légitime. Tue-le!

LUCIEN

C'est toi qui l'as provoqué. Tant pis pour toi.

FRANGINE, lui tendant son bras et sa joue.

Alors, elTace !

LUCIEN, lui baisant le bras et la joue.

Mais, maintenant, tiens-toi tranquille!

FRANGINE, bas, à Lucien.

Dis-moi que tu m'aimes.

LUCIEN

Mais oui, je t'aime, tu le sais bien!

FRANGINE

Dis-le mieux que ça.

LUCIEN

Je ne peux pas te le dire autrement, devant tout le momie.

F U A N C I N E

Alors, renvoyons-les.

LUCIEN

Laisse-moi lire mon journal et va te recoiïier.

FRANGINE

Comme c'est poli de lire son journal chez soi, quand madame Smith est là...

THERESE, assise à une table avec Henri.

Monsieur de Uiverolles, ne vous occupez pas de moi; je fais mon bézigue avec M. de Symeux.

FRANGINE, à Stanislas,

Vous m'avez toute décoiffée, vous; vous me paierez ça.' En attendant, sonnez deux coups pour la femme de chambre.

STANISLAS, en sonnant .

Si je vous ai décoiffée, vous en serez quitte pour changer de chignon.

FRANGINE

Impertinent! Tous mes cheveux sont à moi. Et puis vous savez qu'on ne porte plus de chignon. (Laisant tomber ses cheveux sur ses épauks.) Teucz, voilà qui défrise VOS deuioi-

SelleS, mon cher, (à la femme de chambre qui est enhcc.) AppOl'-

tez-moi tout ce qu'il faut pour me recoiffer.

La femme de chambre sort.

ACTE PREMIER

STANISLAS

J'attendais la scène des cheveux; mais je connais plus long que ça. .

FRANGINE, devant la jlace.

Ce n'est pas vrai.

STANISLAS

Si. Nous connaissons une personne qui a un mètre quatre-vingts de cheveux, n'est-ce pas, Lucien ?

LUCIEN

Oui.

FRANGINE, s'approchant do Lucien.

Qu'est-ce que c'est que cette femme?... Tu connais une femme qui a les cheveux plus longs que les miens ? . ..

LUCIEN

Elle les défait continuellement; elle les montre à tout le monde.

[STANISLAS

Comme vous.

FRANGINE

Prenez garde, vous; je vais vousbattre encore. (a Lucien.) El alors, tu es là quand elle les défait.

LUCIEN

J'étais là, jadis, comme Stanislas, Henri et madame Smith sont là maintenant quand tu défais les tiens.

FRANGINE

Et son nom, à cette femme i (La femme de chambre a apporté un plateau avec des épinijlcs et un peigne.) Car entlQ, elle a UQ

nom, cette femme?...

H E N R I

Elle enamême"plusieurs.

Vous la connaissez aussi, vous? Je croyais que vous étiez revenu de toutes ces choses-là et que vous viviez avec votre maman comme un petit saint; qu'on vous chargeait, de temps en temps, de missions diplomatiques et que vous écriviez des rapports sérieux sur les questions internationales.

II EiNRI.

C'est à mon tour maintenant.

FRANC IN E

Eh bien, un de ses noms, à celle demoiselle, car c'est évidemment une demoiselle...

HENRI

Elle l'élaïl encore avant-hier, au dernier recensement.

FRANGINE

Et quel est le nom qu'elle a inscrit sur sa feuille?

STANISLAS, api-ès un temps.

Rosalie Michon.

FRANGINE

Ah ! c'est elle ! Encore elle! Toujours elle!

Elle pince Lucien.

LU GIE N , impatienté.

Mais, tu me fais mal.

Tu la connais donc?

FRANGINE

Si je a connais! J'ai élé forcée d'attendre que mon-

ACTE PREMIER

sieur... (Montrant Lucien) ci'it fini de l'aimer pour devenir madame de Riverolles.

STAMSLAS.

Contez-nous cela.

THÉRÈSE

Messieurs! Messieurs! Ne l'excitez pas. Elle se grise en parlant. 11 arrive un moment où elle ne sait plus ce qu'elle dit.

FRANGINE

Pourquoi prétendent-ils que ses cheveux sont plus longs que les miens?

STANISLAS

Les cheveux de Rosalie, c'est connu, ma pauvre Francine (Mouvement de Fiancine.), chère madame, il faut en prendre votre parti, ils tombent jusqu'à terre. Quand elle va se coucher, on marche dessus.

FRANGINE. "

Si vous continuez à dire des inconvenances, je sors.

HENRI

Alors, Lucien? ConteZ-nous cette histoire-là.

FRANGINE, riant.

Entre nous, elle est assez drôle.

STANISLAS

Voyons.

FRANGINE

Eh bien, mes enfants...

STANISLAS

Chassez le naturel, il revient au galop.

FRANGINE

Eli bien! la première fois que j'ai vu M. le comte Lucien de Pii-verolles, mon mari, c'était à l'Opéra; il était dans la loge de mademoiselle Rosalie Miclion, une première loge, à droite, entre les colonnes.

LUCIEN

11 n'y a qu'un malheur, c'est que ces dames ne sont pas admises à l'Opéra dans les premières loges.

FRANGINE

Excepté en dehors des jours d'abonnement et c'était à une représentation de charité, un samedi. Papa et maman, comme dirait M. de Symeux, m'y avaient conduite pour me faire voir des artistes appartenant à des théâtres où l'on ne me conduisait jamais et réunis, ce soir-là, pour la bonne œuvre en question. Il y avait donc, dans la première loge, à droite, entre les colonnes, une ravissante personne, mise comme une jeune fille du meilleur monde, sans un seul bijou, sauf un bracelet d'or, un porte-bonheur, qui lui venait sans doute de toi, misérable!

Oh non! il donnait même que ça, lui.

FRANGINE

Tu l'entends?

LUCIEN

C'est pour te faire enrager; il ne connaît pas Rosalie Michon.

STANISLAS

Il n'y a plus que lui à Paris.

ACTE PREMIER

FRANCINE

Mais, si mademoiselle Michon ne portait pas les diamants que vous lui avez tous donnés les uns après les autres...

STANISLAS

Les uns en même temps que les autres...

L-RANCINE.

Elle les avait répandus sur madame sa mère, qui l'accompagnait et qui ressemblait à la constellation de la Grande-Ourse, non seulement comme éclat, mais comme forme! Oh! quelle mère! Les diamants m'offusquaient bien un peu; mais la fille était si jolie, que je demandai au général Vernebon, qui nous accompagnait, s'il connaissait ces dames. Il me répondit que c'étaient des étrangères : la duchesse Millescudi et sa fille.

LUCIEN

Il n'était pas bête, le général.

Là-dessus, tu es entré dans la loge de ces dames et tu as causé si intimement avec la plus jeune, que j'ai demandé si tu étais son mari. Le général m'a répondu : «Oui», avec le plus grand sang-froid. Je ne te connaissais pas alors, mais je te trouvais très bien

et je me disais en moi-même : <(Je me contenterais bien d'un mari comme ce duc de Millescudi ». Quand je me suis plus tard retrouvée avec toi chez madame de Barnezay, j'ai dit à sa fille avec qui tu venais de danser : « Ah! vous connaissez le duc de Millesciuli? » Vous voyez d'ici la figure de Geneviève. Je soutenais que tu t'appe-

28 FRANCILLON.

lais Millesciidi et que tu étais marié. Elle soutenait que tu t'appelais Lucien de Riverolles et que tu ne l'étais pas.

LUCIEN

C'était elle qui avait raison.

FRANGINE

11 n'y a plus à en douter. Mais j'ai compris alors qu'on m'avait fait un mensonge à ton sujet, sans pouvoir deviner pourquoi on me faisait ce mensonge. J'en étais arrivée à me figurer que mademoiselle de Millescudi était une jeune fille que tu avais voulu épouser et j'ai demandé une fois au général ce qu'elle était devenue. Il m'a répondu qu'elle était partie avec sa mère pour la Havane.

LUCIEN

C'était vrai.

FRANCINE

•C'était vrai? — Nous nous marions, et la première fois que nous allons dîner aux Ambassadeurs...

Les femmes ne se marient plus que pour ça, maintenant.

FRANCINE

Les deux premières personnes que j'aperçois en entrant dans le salon, c'est la duchesse de Millescudi et sa fille, la fdle toujours habillée comme une jeune fille à marier.

HENRI

A marier le soir même.

ACTE PREMIER

FRANGINE-

La mère toujours couverte de diamants; et un autre monsieur, bien entendu. Mais, j'étais mariée; je savais déjà que les hommes du monde ne vivent pas seulement avec les femmes qu'ils ont épousées, que c'est même avec celles-là qu'ils vivent le moins ; je n'avais pas l'air de regarder, mais je voyais. Elle te faisait des petits

signes auxquels tu as répondu... (.Mouvemunt de Lucien. Plus

haut.) auxquels tu as répondu. Elle a eu l'air de te dire, par un mouvement de tête : « Je vous fais compliment! » — ou plutôt : « Je te fais compliment! » — car son regard le tutoyait. Elle me trouvait à son goût. Elle approuvait ton choix. Tu m'avais peut-être déjà montrée à elle, de loin, je l'espère, avant notre mariage. Tu l'avais peut-être consultée avant de te décider; tu m'as bien parlé d'elle, tu m'as bien raconté, car les maris maintenant, au

lieu de cacher le plus possible à leurs femmes légitimes, comme ils le faisaient jadis, les aventures de leur vie de garçon, les leur racontent dans tous leurs détails et s'en vantent avec anecdotes et photographies à l'appui. Ce que je sais de choses, moi, que je ne devrais pas savoir, c'est effrayant. Et je ne vais pas une fois au spectacle que je ne retrouve trois ou quatre de ces demoiselles ayant les mêmes souvenirs que moi, si toutefois elles ont le temps de se souvenir ! Quand je pense qu'il y a quelque chose de commun entre moi et ces créatures et que ce quelque chose, c'est toi ! Tiens, ne parlons plus de ça ! — Stan, donnez-moi une cigarette.

30 FRANCII.LON.

STANISLAS

Tout allumée !

FRANGINE

Oh ! je n'ai pas envie de rire.

HENRI, en lui donnant une cigarette.

Tous avez même envie de pleurer.

FRANGINE à Henri.

Est-ce qu'il l'a revue, cette créature ?

HENRI

Jamais !

FRANGINE

Vous ne voulez pas me le dire ?

HENRI

On dit que c'est Carillac maintenant. C'est pour ça qu'il n'est pas venu dîner ici, j'en suis sûr.

FRANGINE

Laissez-moi donc tranquille. Vous vous entendez tous comme larrons en foire. Et vous prétendez que vous avez de l'amitié pour moi ! je croyais à votre amitié, à vous : vous valez un peu mieux que les autres. Elle est jolie, votre amitié, elle ne vaut pas mieux que votre cigarette.

Elle jette la cigarette, puis elle se dirige vers la porte. HENRI.

Où allez-vous ?

FRANGINE

Je vais voir, mon fils (à Thérèse qui se lève et qui veut la suivre.)

Non ! ne m'accompagne pas. Je n'ai besoin de personne

(à part.) J'étouffe.

Elle sort.

SCÈNE IV

Les Mêmes, moins FRANGINE.

THÉRÈSE

Ça devait finir ainsi : elle est très nerveuse, très agitée.

luci'ex.

Elle est insupportable, voilà ce qu'elle est.

THÉRÈSE

Allez la retrouver.

LUCIEN

Je la connais bien. Il vaut mieux la laisser seule, et quand elle sera calmée, elle reviendra.

***" THÉRÈSE

Elle vous aime trop, voilà sa faute !

Elle m'aime mal, surtout.

THÉRÈSE

Elle est jalouse.

LUCIEN

Sans'raisons.

THÉRÈSE

Oli! sans raisons. Vous serez peut-être retourné ebez cette personne dont on parlait tout à l'heure? Elle l'aura appris, ou elle s'en doute, ou elle le craint. Moi, je l'ai entendu dire, (silence de Lucien.) Je me mêle de choses qui

ne me regardent pas, bien entendu, — pardon, — je n'ajoute plusqu'un mot : prenez garde. Avec la nature que je connais à Francine, dans la disposition physique et morale où elle se trouve, ménagez-la; elle tombera malade ou elle fera un coup de tête.

HE NUI

Ah ! pour le coup de tête, il n'y a pas de danger : nous sommes là, tout est prévu.

THÉRÈSE.

Comment?

HENRI

Faites-vous le serment, chère madame, mais un vrai serment, sur la tête d'Alfred, de ne révéler à personne dans le monde, surtout à madame de Riverolles, ce que nous allons vous dire?

Je fais le serment.

STANISLAS

Sur la tête d'Alfred?

THÉRÈSE

Sur la tête d'Alfred. Quand on est avec des fous, il faut faire ce qu'ils veulent, crainte de pire.

STANISLAS

Pourquoi n'est-il pas venu avec vous, Alfred ?

THÉRÈSE

Il est pris, ces jours-ci, par une très grosse affaire,

STANISLAS

La question de la combustion de l'air. Total : trois ou

ACTE PREMIER

quatre millions do bénéfice. Mademoiselle Smilli sera un beau parti.

THÉRÈSE

Pas pour vous, à coup sûr.

STANISLAS

Il ne faut répondre de rien. Je ferai un excellent mari, moi; quand je serai un peu plus fané.

THÉRÈSE, h Henri.

Yoyons votre secret, maintenant.

HENRI

Eb bien ! voici ce que c'est : Lucien de Riverolles, Stanislas de Grandredon, Jean de Carillac, qui va probablement venir tout à l'beure et moi, Henri de Symeux,lous plus ou moins camarades d'enfance ou de jeunesse, nous avons pris la résolution de ne ja-

mais nous marier et de nous en tenir à ces amours dispendieuses, mais faciles, qui sont le caractère particulier des classes supérieures dans la seconde partie du siècle qui nous a vus naître. Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que l'éducation des jeunes filles du monde dilTère beaucoup maintenant de celle qu'elles recevaient autrefois. Sans rechercher toutes les causes qui ont amené cette modification, telles que l'invasion des étrangères, la glorification des courtisanes, la religion des couturiers, l'avènement de l'argot, l'argent voulant acheter la noblesse, la noblesse voulant retrouver l'argent, un arrivage quotidien de mœurs exotiques par toutes les lignes des chemins de fer venant précipiter les dégénérescences locales résultant de mélanges im-

prévus, la publicité donnée à tous les scandales, la fusion et la communion de toutes les classes aristocratiques, bourgeoises et intellopes sous les espèces du plaisir f]nand même...

STANISLAS

Mon Dieu ! que tu parles bien !

LU CI i: N.

Est-ce que tout le monde parle comme ça au ministère ?

HENRI

Non, il n'y a que moi. Toujours est-il que la jeune fille actuelle, à quelque milieu qu'elle appartienne, ne paraît plus disposée à reconnaître l'homme pour son maître naturel et indiscutable. Mais la Providence, qui a ses voies secrètes, devait justement choisir cette même Rosalie Michon, dont il a été parlé récemment, pour la conversion d'un des incrédules, de Lucien , qui

n'eut plus qu'à se trouver deux ou trois fois avec mademoiselle Francine de Boistenant pour rêver mariage.

THÉRÈSE

Dites comment ?

Il EX RI.

Demandez plutôt à Stanislas, puisqu'il connaît Rosalie Michon mieux que moi.

STANISLAS

Vous n'êtes pas, Madame, sans avoir entendu parler de ces espèces d'agences universitaires, où, moyennant une somme de... on prépare en quekjues mois, au bacca-

ACTE PREMIER

auréat, les jeunes cancre qui n'ont, jusque-là, montré aucune disposition pour ce premier degré des licences dont le diplôme réjouit et flatte tant nos mères, que nous croyons devoir ordinairement en rester là toute notre vie...

THÉRÈSE

Ce qu'on appelle les boîtes à bachot; mon fils commence à en parler.

STANISLAS

Eh l)ieii ! Rosalie Michon a quelque ressemblance avec les entrepreneurs de cette instruction superficielle et instantanée. Rosalie Michon est une personne qui a reçu de la nature ce don particulier de préparer au mariage les célibataires les plus endurcis. Elle dispose à la vie de famille. La maison est bien tenue; on y mange à des heures régulières et remarquablement. La mère surveille tout, et, le soir venu, elle fait des patiences, ou des layettes pour les crèches. Rosalie, avec cet air pudique qui a frappé madame de Riverolles, la première fois qu'elle l'a vue et qui ne la quitte jamais, Rosalie se livre au crochet ou à la tapisserie; sa petite sœur a une gouvernante et fait de la musique. A neuf heures elle embrasse tout le monde...

THÉRÈSE. ^

Rosalie ?

STANISLAS

Non ! la petite sœur.

THÉRÈSE

Déjà !

36 FUA KCILLON.

STANISLAS

Et elle va se coucher. Jamais un mot à double sens. Ce que nous disions tout à l'heure dans ce salon ne serait pas toléré chez ces dames. La Revue des Deux Mondes; la Revue bleue; le Journal des Débats... une atmosphère de bien-être, de décence, de

travail, d'affection ! Quand on rentre chez soi, on sent le vide de sa vie, et on ne pense plus qu'à une chose : à se marier.

THÉRÈSE

Avec une autre?

STANISLAS

Bien entendu ! Quoique toute cette mise en scène doive cacher et entretenir l'espoir de faire un jour un mari pour elle-même avec quelque naïf.

LUCIEN

Tu dis plus vrai que tu ne penses.

Qu'est-ce que tu sais?

LUCIEN, voyant entrer Carillac.

Silence !

HENRI, à Carillac.

Tiens, voilà Carillac!

SCENE V Les Mêmes, CARILLAC

Carillac serre la main ; à madame Siiiitli et aux liommcs. LUCIEN.

Pourquoi arrives-tu si tard ?

CARILLAC.

J'avais dîné au cercle; un véritable empoisonnement.

LUCIEN

Il fallait venir dîner ici.

CARILLAC.

Je ne pouvais pas; je présentais Dumont Talus, qui a été nommé hier et qui venait dîner aujourd'hui; mais, après le dîner, j'étais si mal à mon aise que l'idée m'est venue de monter chez mademoiselle Piosalie Michon et de demander à sa mère quelque chose de chaud pour me remettre. Elle m'a fait elle-même une tasse de camomille, un rêve! De ma vie, je n'ai rien bu de pareil, et me voilà!

STANISLAS, à Thérèse.

Qu'est-ce que je vous disais?

CARILLAC.

Tu parlais de moi?

STANISLAS

Je parlais de Rosalie.

M I'HAIhCILLON.

CARILLAC.

De madame Micliou ?

STANISLAS

De mademoiselle Miclion. Comme la camomille le rend respectueux !

CARILLAC.

Je n'ai malheureusement pas le droit d'appeler mademoiselle Miclion « Rosalie » tout court.

STANISLAS, h paru

Oh ! oh ! (uaut.) Ni moi non plus.

HENRI

Ni moi !

Ni moi !

Ni moi!

LUCIEN

THERESE

STANISLAS à Carillac.

Nous disons : « Rosalie Michou » comme nous disons : a Ninnon de Lenclos » ou « Sophie Arnoull ». La renommée est familière avec ses élus!

THÉRÈSE

Revenons en à notre secret.

STANISLAS

Une fois la résolution de Lucien arrêtée, noire vœu prit un autre caractère; un des nôlrescourait le danger du mariage; nous résolûmes de lui venir en aide, et une convention fut stipulée entre nous sur les bases suivantes : 1" solidarité complète entre les amis céliLataires et l'ami

ACTE i'UEMILR

marié, pour la défense du territoire conjugal ; 2" l'épouse déclarée sacrée pour lesdits célibataires, ceux-ci s'eীগageant d'ailleurs à procurer à la jeune femme toutes les distractions et, le cas écliéanl, toutes les consolations que la morale approuve en cas d'infidélité du mari.

THÉRÈSE

Vous avez été forcés de prévoir l'infidélité du mari ?

STANISLAS

Il n'y a pas eu moyen de faire autrement. Que cherche une femme qui croit avoir à se plaindre de son mari? Elle cherche un ami qui la plaigne, ou un amant qui la venge. Un certain âge, des cheveux grisonnants, appellent naturellement les confidences d'une jeune femme incomprise. Ce rôle a été dévolu à Henri, célibataire inamovible, résigné à cet emploi. Si l'amitié ne suffit pas, s'il faut absolument l'agilation ou les étourdissements de l'amour mystérieux à la jeune Ariane, moi, qui passe pour la gaieté même, je suis le Caprice, et Carillac, qui a un mauvais estomac, est la Passion. L'un sera Fanlasio, l'autre sera Werther, et immédiate-

ment le mari sera prévenu de l'état d'esprit et de cœur de sa femme. En échange de quoi, ledit mari s'engage à tenir fidèlement ses associés et anàs au courant de tous inciJenls, péripéties, impressions bonnes ou mauvaises résultant du mariage; afin que ceux-ci puissent décider sur renseignements exacts el personnels s'ils doivent s'y aventurer à leur tour ou se maintenir dans le célibat. Telle est la pensée morale, tels sont les statuts secrets de notre confrérie. Qu'en dites-vous, chère madame?

T H K R K S E

Que la pensée est peut-être ingénieuse, originale, spirituelle même, si vous voulez, mais finalement inutile. Si vous étiez de mon sexe, au lieu de n'être que du vôtre, vous sauriez que quels que soient les mœurs, le milieu, les apparences, les formes extérieures des sociétés, la femme reste toujours la femme, qu'elle arrive toujours au mariage et même à la faute, avec un idéal toujours le même: être aimée; que, dans sou ignorance des réalités, quelques renseignements sans preuves que lui ait donnés un entourage frivole et quelquefois dangereux, je vous l'accorde, elle est affamée de tendresse et de respect, et que la seule combinaison qui ait chance de réussir avec elle dans le mariage, c'est toujours et tout bêtement l'amour! Cela est éternel, comme la joie que cause aux plus mélancoliques un beau soleil d'été et aux plus corrompus le sourire d'un enfant; cela est né avec notre monde et cela lui survivra pour en créer d'autres. Quant à vouloir, si on a été maladroit, injuste, infidèle, quant à vouloir, le moment psychologique venu, lutter de finesse ou de ruse avec une femme décidée à prendre ses revanches, n'y comptez pas, mes enfants,

comme dit Francine. Les hommes auront beau s'associer, ils ne seront pas de force, (a Lucien.) Croyez-moi, mon cher monsieur de Riverolles, vous avez une femme jeune, jolie, irréprochable, intelligente, un peu excentrique, mais de fière et noble race. C'est un petit cheval de sang avec lequel il faut avoir la main légère. Elle vous aime. Ce que vous

ACTE I^{er} : M¹ER

appelez aimer mal, c'est aimer ceux qui n'aiment pas. Si vous ne l'aimez pas (l'airain plus bas.) faites du moins tout ce que vous pourrez pour qu'elle croie que vous l'aimez. A force de le lui faire croire, vous le croirez vous-même. L'amour vous viendra peut-être à la longue, par surcroît, comme la grâce, sans que vous l'ayez mérité autrement que par l'intention et la patience (uaut.) Là-dessus, je vais retrouver mon mari et mes cinq enfants. (Elle remonte.)

(a Lucien.) YoUS dirCZ à FrancinO... (rrancine entre.) Ah! la

voilà! (A Francine.) Tu arrives bien : je m'en allais, (eiio l'embi-assc.) Ton fds dort?

FRANCINE

Annette m'a renvoyée (juaiul il a été endormi; elle m'a dit que cela ne me regardait plus.

THÉRÈSE

Je vais les embrasser tous les deux. Tu es plus calme ?

FRANCINE

Oui. Ta voiture est-elle là?

THÉRÈSE

Depuis une heure.

STANISLAS

Nous allons vous y conduire, chère madame.

THÉRÈSE

Tous?

HENRI

Tous ! Vous n'aurez jamais une escorte assez digne de vous.

Thérèse et Francine s'éloignent un causant. STANISLAS, u
Lucien.

Adieu. A demain.

« FRANCILLOÏN.

LUCIEN

A tout à l'heure.

STANISLAS

Tu vas venir au cercle?

LUCIEN

Oui.

HENRI

Vous feriez mieux de rester.

LUCIEN

Vous aussi, cher ami, de la morale! Laissons cela à madame Smilh.

CARILLAC, qui s'csl verse un petit verre et qui le boit.

Ah! que j'ai mal à l'estomac!

STANISLA S^

Va te coucher, va.

ACTE PREMIER

CARILLAC.

El moi aussi.

FRANCIiS'E, à Carillac.

Ail! c'est vrai, je ne vous avais pas vu. Vous êtes arrivé pendant que je n'y étais pas. Alors, bonjour et adieu.

Carillac et llenri sortent.

■ LUCIEN, qui a sonné, à Cclcstin qui entre.

Qu'on attelle !

CÉLESTIN

Le coupé?

LUCIEN

Oui. Et le cheval bai.

Cék'slin sort.

U FRANCILLON

LUCIEN

Voir mes amis que je n'ai pas vus depuis quelques jours, puisque j'étais chez mon père.

FRANGINE

Ni moi non plus, tu ne m'as pas vue depuis quelques jours. Ne les as-tu pas assez vus ce soir, tes amis?

LUCIEN

J'en ai d'autres.

FRANCINE

C'est donc bien amusant d'aller au cercle !

LUCIEN

Pendant que tu dors.

FRANCINE

Je n'ai pas sommeil.

LUCIEN

Moi non plus.

FRANCINE

Eh bien, alors, ne va pas au cercle!

LUCIEN

J'ai promis.

FRANCINE

Ta m'as fait aussi une promesse, à moi, et bien avant celle-là !

LUCIEN

Laquelle ?

FRANCINE

La promesse de faire tout ce que je voudrais. Tu promettais ça quand nous n'étions pas mariés.

ACTE PREMIER

LUCIEN

Ta m'avais fait la même promesse.

FRANGINE

Je l'ai tenue, il me semble. Tu n'as qu'à vouloir quelque chose, là, tout de suite, tu verras que je le ferai.

LUCIEN

Je suis devenu discret. Je ne me permettrai plus de vouloir quelque chose.

FRANGINE

Qu'est-ce que j'ai fait ?

LUCIEN

Rien. Seulement, tu es un peu nerveuse.

FRANGINE

C'est que tu n'es plus la même, mais plus du tout, depuis.

LUCIEN

Depuis?...

FRANGINE

Depuis la naissance de Gaston. Tu ne m'aimes plus.

LUCIEN

Je t'aime, comme il faut t'aimer maintenant!...

Maintenant! Qu'est-ce que ça veut dire?

LUCIEN

Tu n'étais occiipce que de ton fils. J'ai pensé que tu l'aimais mieux que moi.

4i; FUANCILLON.

FRANGINE

Oh ! si tu pouvais être jaloux, même de ton fils, que je serais heureuse !

LUCIEN

Je l'ai été.

FRANGINE

Tu ne l'es plus?

LUCIEN

Non. — J'ai compris les bonnes raisons que tu m'as données, quand. . .

FRANGINE

Quand?...

LUCIEN

Quand je t'ai conseillé de prendre une nourrico.

FRANGINE

Ma mère m'a nourrie, ta mère t'a nourrie. . .

Oh ! dans ce lemps-là ! . . .

FRANGINE

Comment, dans ce temps-là!... (Riant.) Alors tu m'en veux d'avoir. . . Eh bien! je ne nourrirai pas son frère.. .

LUCIEN

Son frère?...

FRANGINE

Ou sa sœur...

LUCIEN

Je ne te demande plus rien... seulement, pendant que tu prenais de nouvelles habitudes, il était tout naturel...

ACTE Pr.EMIER

FRANGINE

Que tu reprisses les anciennes.

LUCIEN

Peut-être !

Le cercle ?

Le cercle.

FRANGINE

LUGIEN.

FRANGINE

.Et mademoiselle Rosalie Miclion?

LUGIEN.

Il n'y a pas que Rosalie Miclion dans le monde !

FRANGINE

Une autre alors ?

LUGIEN.

Qui sait?

FRANGINE

Tu veux me faire de la peine, c'est visible, et tu y arriveras bien vite. Je n'ai jamais vu qu'on reprochât à une femniâ d'avoir fait son devoir de mère. Si tu étais forcé de prendre les armes et de faire campagne peiidmt des mois, pendant des années, crois-tu que j'aurais besoin de me distraire avec d'autres que toi? Je t'attendrais tout simplement à côté du berceau de mon enfant. La maternité, c'est le patriotisme des femmes, et le sang que vous êtes si fiers de verser pour votre pays, ce n'est que le lait que nous vous donnons. Bref, tu aimes une autre femme que moi. — Prouve-moi au moins que tu

FKÀ^'CILLON

m'estimes, si lu ne m'aimes plus. Ne me trompe pas, ne me rends pas ridicule. Si tu aimes une autre femme, dis-le moi tout de

suite; que je ne l'apprenne pas par une de mes bo:ines amies; que je sois au moins la première à le savoir.

LUCIEN

J'aurais beau faire, tu ne serais jamais que la seconde.

FR.VXCINE.

l^as tant d'esprit; ce n'est pas le moment, je l'assure.

C É LEST IN, paraissant.

La voilure de M. le comte est avancée.

LUCIEN

C'est bien, (côloslin sort. — a FrancInc, en rembi-assaat surlcfroih.)

Bonsoir.

F RANCI NE

Donsoir, ou plutôt bonne nuit, car je ne te reverrai probablement que demain.

LUCIEN

Probablement.

Il se dispose à sortir.

FRANC! N E

Mais, si tu as rendez-vous avec tes amis une demiheure après qu'ils nous ont quittés, c'est que vous allez quelque part

ensemble.

LUCIEN

En effet.

FRANC I NE

Où allez-vous?

LUCIEN

Tu veux absolument le savoir?

ACTE PREMIER

FRANGINE

Oui.

C'est ce soirbul masqué à l'Opéra. Nous avons une loge.

FRANGINE

La loge où était mademoiselle .Millescuili avec sa mère?

LUGIEN.

Justement! Et nous allons voir ce que sont ces bals dans cette salle énorme. Gomme, depuis onze mois, tu me voyais et me laissais sortir tous les soirs, je ne pouvais espérer qu'il te viendrait tout à coup, aujourd'hui, l'idée de me retenir, et je me suis engagé.

FRANGINE

Emmène-moi.

LUCIEN

Au bal de l'Opéra? Ce n'est pas la place d'une honnête femme!
Que dirait madame Smith?

FRANGINE

Masquée?

LUCIEN

Raison de plus pour qu'on te prenne pour une autre ei qu'on te
manque de respect!

FRANGINE

Avec toi, il n'y a pas de danger. Tu peux être sûr que je ne te
quitterai pas.

LUCIEN

Et ton fils, il resterait seul?

FRANGINE

Tu sais bien qu'à partir de ce soir, il reste dans la

50 FllANCILLON.

chambre d'Annetle. Puisque c'était probablement la crainte de
l'éveiller q\ii t'empêchait de venir dans la mienne; je me suis sé-
parée de lui, la nuit... Et je puis m'absenler pour une fois, pen-
dant quelques heures.

LUCIEN

Et un domino? Tu ne vas pas louer un domino chez un costumier?

FRANCINE

J'ai celui que j'avais à Nice à la fête des Fleurs, quand j'y suis allée avec mon père et ma mère.

LUCIEN

Il est rose. Une femme comme il faut ne met pas un domino rose au bal de l'Opéra!

FRANCINE

Alors, fais-moi le sacrifice de ce bal! Je t'en supplie!

LUCIEN

Impossible! j'ai promis.

FRANCINE

Vas-y seulement une heure et reviens. Je t'attendrai.

LUCIEN

Nous devons souper entre hommes. A demain !

FRANCINE

G est bien, va. (Lucien va pour rcrabrasscr sur le front. — Elle recule). A qUOi bou ?

Comme tu voudras.

FRANCINE, le retenant après avoir essuyé ses yeux.

Tu vas retrouver une femme?

ACTE PREMIER

LUCIEN

Je vais retrouver mes amis.

FRANCINE

Trop de subtilités.

LUCIEN

Trop d'interrogatoire.

FRANCINE

Ecoute alors, et qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Regarde-moi bien. Je t'aime passionnément; j'adore l'enfant né de cet amour, je suis une très honnête femme et je n'ai qu'une idée, c'est de continuer à l'être; mais, comme je tiens le mariage pour un engagement mutuel, comme nous nous sommes volontairement juré respect et fidélité, que je te suis fidèle et que tu n'as à me reprocher que d'avoir fait mon devoir, je te donne ma parole que, si jamais j'apprends que tu as une maîtresse, une heure après que j'en aurai acquis la certitude...

LUCIEN

Une heure après?...

FRANGINE

J'aurai un amant. Et je te promets, moi, que tu seras le premier à le savoir. Œil pour œil, dent pour dent !

voyons tes dents? (Francine montre ses dents en souriant et los

lui présente pour un bordsor.) Une lionnête femme à qui une pareille idée peut passer par la tête est une femme qui a la fièvre et qui a besoin de repos. A demain!

FRANGINE

A demain!

Il sort.

SCÈNE VII

FRANGINE, seule, puis ÉLISA.

FRANGINE, elle prend son mouchoir, s'essuie les yeux fiévreusement, et sonne deux fois; Elisa paraît.

Donnez-moi des gants noirs, longs, le mouchoir qu'on m'a apporté aujourd'hui et que je n'ai pas encore mis, ma toque de loutre et mon manchon de loutre, un gros voile. Prenez dans mon secrétaire et apportez-moi mon

portefeuille en maroquin gris. (La femme de chambre sort. — Francine écrit pendant que la femme de chambre est absente. — Elle plie la lettre, se lève et puis elle réfléchit un moment en la tenant entre ses doigts. Elle finit par la déchirer en disant : (C'est inutile!)) Elle jette la lettre au feu.)

ELISA, entrant et aidant Francino à s'habiller.

Madame la comtesse sort?

FRANGINE

Évidemment!

ÉLISA

Faut-il faire atteler une autre voiture? Le cocher de madame la comtesse n'est pas encore couché...

FRANGINE

Qu'il se couche !

ACTE PREMIER

ÉLISA

Alors, madame la comtesse prendra une voiture de place?...

FRANGINE

J'irai à pied.

ÉLISA

Madame sait qu'il gèle?

FRANGINE

Parfaitement!

ÉLISA

Madame ne veut pas qu'on l'accompagne?

FRANGINE

Ce n'est pas nécessaire!

ÉLISA

Si monsieur le comte rentre avant madame la comtesse, faudra-t-il lui dire quelque chose?

ÉLISA

Comme vous voudrez.

Dois-je attendre madame la comtesse?

FRANGINE

Non !

SCÈNE VIII ÉLISA, seule, puis CÉLESTIN

ÉLISA, appelant Célestin par la porte de l'appartement de Lucien.

Célestin! Célestin! (Célestin paraît.) Prends ton chapeau,

vite, vite! dis au portier que tu accompagnes madame la comtesse et trouve moyen de la suivre sans qu'elle te voie. Elle est à pied. Sache où elle va et ne dis rien à

personne. (eIlc Ic pousse.— Il sort. — EUc sonne. — Au domestique

qui pMniûu) On peut éteindre.

Elle sort.

F[N DU PREMIER. ACTE

SCÈNE PREMIÈRE ANNETTE, HENRI, UN Domestique

Annette, assise dans un grand fauteuil, tenant machinalement un livre ouvert de la main gauche, la tête appuyée sur sa main droite et rêvant.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la comtesse n'est pas encore visible, et M. de Symeux vient demander de ses nouvelles.

ANNETTE, comme réveillée en sursaut.

Faites entrer M. de Symeux.

HENRI

Je n'osais pas entrer, vous sachant seule, Malemoiselle?

ANNETTE

Est-ce que cela vous fait peur?

HENRI

Un peu, et je trouble votre lecture.

ANNETTE

Je ne lisais plus; ce livre est ennuyeux, comme

56 FIIANCILLON.

fous ceux qu'on permet aux jeunes filles de lire; je pensais.

IIKNRI.

A un plat nouveau?

AN NETTE

Non, Monsieur, à des choses moins sérieuses.

HENRI

El à quoi pensiez-vous?

AN NETTE

Je pensais qu'il fait ce que nous appelons, nous les gens heureux, une belle journée; que Francine et moi nous allons patiner au bois de Boulogne, ce qui est certainement une des grandes joies de ce monde, mais qu'il y a quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro et, par conséquent, bien des gens qui ont froid sans pouvoir faire de feu et qui ont faim sans pouvoir manger. Je cherchais une combinaison pour qu'il n'en fût plus ainsi et je ne trouvais pas. Voilà à quoi je pensais, Monsieur. Vous voyez que cela ne touche à la Jcuisine que bien indirectement et par son côté le plus défectueux. Vous n'êtes jamais triste, vous?

HENRI

Mais si. Mademoiselle, non seulement de ma peine à moi, mais aussi quelquefois de la peine des autres.

ANNETTE

Je vous ai toujours vu gai.

HENRI

P arce que, quand on vient voir les gens, il ne faut pas les ennuier de ses tristesses.

ACTE DEUXIÈME

AN NETTE

Alors je VOUS ennuie?

HENRI

Les tristesses d'une jeune fille, surtout quand elles n'ont pas d'autre cause que la bonté de leur cœur, sont charmantes, passent vite, et c'est un grand honneur d'en être le confident. Avant ce soir, vos pauvres sauront ce que vos tristesses leur rapportent. Permettez-moi d'ajouter mon offrande à

Il dépose son offrande sur la table.

Merci. Mais je n'ai pas que ces tristesses-là.

HENRI

Seulement, les autres, vous les gardez pour vous.

ANNETTE

Il ne faut pas ennuyer les gens.

HENRI

Dites-les moi.

ANNETTE

Me répondrez-vous sérieusement?

HENRI

Sérieusement.

ANNETTE

Quoi que je vous demande?

HENRI

Quoi que vous me demandiez.

ANNETTE

Votre parole ?

IIEMU.

Ma parole.

La vraie ?

La seule qu'on puisse donner à une personne comme vous.

AX NETTE

Eli bien ! je veuxvous demander trois choses.

HENRI

Voyons.

ANNETTE

La première : mon frère aime-t-il véritablement sa femme?

HENRI

Certes.

ANNETTE

Voilà déjà que vous me répondez comme vous répondriez à tout le monde.

HENRI

Eh bien ! il l'aime aulant ([u'il peut aimer; on ne peut pas demander plus.

ANNETTE

Soit. Secondement : est-ce de cette façon que tous les hommes aiment leurs femmes?

HENRI

Il y en a qui les aiment moins.

ANNETTE

Peut-il y en avoir qui les aimant plus ?

II E NUI

Oui, seulement on les cite. •

ANNETTE

Troisièmement : si vous étiez une jeune lille, si vous étiez moi, par exemple, vous marieriez-vous?

HENRI

Cela dépendrait de ce que je demanderais au mariage,

ANNETTE

L'amour! Roméo et Julielte.

HENRI

Nous ne sommes plus au xvi^e siècle.

ANNETTE

Paul et Virginie 1

HENRI

Nous ne sommes pas à l'Ile-de-France.

ANNETTE

Alors?

HENRI

Alors, puisque vous voulez que je sois bien sincère, Mademoiselle, si j'étais une jeune fille, sachant ce que je sais, je ferais ce

que j'ai fait étant un homme, je ne me marierais pas; mais je ne suis pas une jeune fille, et une jeune fille ne peut pas savoir ce que je sais. Alors le monde continuera d'aller comme il allait, comme il va et comme il peut aller, entre l'idéal des uns et l'ignorance des autres, au petit bonheur.

ANNETTE

Dites-moi ce que vous savez.

HENRI

Malheureusement, Mademoiselle, c'est impossible.

AN NETTE

Pourquoi?

HENRI

Parce qu'il est convenu qu'une jeune fille ne peut-être renseignée sur la vie que par sa mère et son confesseur.

ANNETTE

Et je n'ai plus manière ! Elle est morte à trente-quatre ans, d'un rhume pris en sortant d'un bal, par un temps comme celui d'aujourd'hui. C'est pour cela que je pense à ceux qui ont froid! Et je ne suis pas encore allée et je n'irai jamais au bal.

II EN RI

Reste le confesseur.

ANNETTE, après un temps.

... Il y a encore mon frère ; mais, si mon frère savait ce qu'il faut savoir, il est probable qu'il ne laisserait pas sa femme toute seule comme il a fait hier après votre départ. Il y a aussi notre père qui nous aime bien, que j'aime beaucoup, qui me donne tout ce que je puis désirer et même au delà, mais qui est demeuré plus jeune que moi, non seulement de caractère, mais je crois vraiment d'âge ; et la chasse à l'automne, le monde l'hiver, la saison de Londres au printemps, une ville d'eaux l'été suffisent à son bonheur et à sa philosophie. Il me sait auprès de ma belle-sœur qu'il a toujours vue de belle humeur, il est persuadé que je m'amuse, il est sûr que je me porte bien, il me don-

ACTE DEUXIÈME

liera une belle dot, il trouve que tout est pour le mieux, et, eiel-Fet, tout est peut-être pour le mieux. Je re, ^'retteqllle vous ne croyiez pas devoir me dire les choses que vous savez ; je me sentais en bonnes dispositions ce matin pour m'instruire un peu. J'ai veillé tard. C'était la première fois que mon neveu couchait dans ma chambre. Je n'osais pas fermer les yeux. Je contemplais ce petit être si frêle, déjà si intéressant, et je faisais toute sorte de réflexions sur la vie. Vous devez, vous qui en savez si long, mépriser d'avance les réflexions d'une cervelle de jeune fille ordinairement occupée de salades japonaises. C'est que, quelquefois, je regrette d'être née dans la classe dont je suis. J'aurais voulu être une petite bourgeoise, très occupée, une bonne ménagère. Lorsque j'entre dans un magasin et que je vois une jeune femme avenante

qui me demande, en souriant toujours, ce que je désire, j'ai toujours envie de lui répondre : « Ce que je désire, Madame, c'est d'être à votre place. » Si je me faisais religieuse, comme mon confesseur m'y exhorte souvent, cela arrangerait tout! Si maman était là, ça irait encore mieux. J'ai eu plaisir, hier au soir, à vous entendre dire maman, à propos de cette salade. C'est gentil de dire encore maman, quand on est un grand garçon.

HENRI

Un vieux garçon.

AN NET TE

A'ous l'aimez bien, votre mère?

HENRI

Oh! oui !

AN^ETTE

Quel âge a-l-elle?

HENRI

Soixante-deux ans.

ANNETTE

Elle a unejonne sauté?

HENRI

Excellente.

ANNETTE

Que Dieu vous la garde ! vous la voyez souvent?

HENRI

Tous les jours. Je demeure avec elle.

ANNETTE

Dans le même appartement?

HENRI

Dans la même maison.

ANNETTE

Que vous êtes heureux ! que parlez-vous de voire âge? Un homme de quarante-deux ans qui n'a jamais quitté sa mère est toujours un enfant. Et votre père?

HENRI

Mon père]est mort quand j'étais tout petit. Je ne me le rappelle que très vaguement. Ma mère était fort belle, mais elle aimait mon pcre.

Sans être du xvi^e siècle ni des colonies, vous voyez que c'est encore possible.

ACTE DEUXIÈME

HENRI

Elle est demeurée fidèle à ce souvenir et n'a jamais voulu se remarier. Elle s'est consacrée entièrement à moi. Alors, je me suis consacré à elle. Je me suis mis à l'aimer tant, je la voyais si parfaite, que j'ai oublié de me marier»

ANNETTE

Il vous semblait, avec ce que vous saviez, que vous ne trouveriez pas une seconde femme comme elle.

HENRI.

Peut-être.

anne'tte.

Et si vous la perdiez"?

HENRI

Il ne se passe pas de jours sans que j'y pense.

ANNETTE

Elle aurait dû y penser aussi et vous chercher une femme qui lui ressemblât. Elle l'aurait peut-être trouvée, elle, à moins...

HENRI

A moins?...

A moins que vous n'aimiez une personne que vous ne

pouvez pas épouser... (Un temps, pendant lequel Henri regarde Aitutlo, comme pour deviner où elle veut en venir.) Vous VOUS tai-

sez, pour me faire comprendre que la chose dont je parle fait partie de celles que je ne dois pas savoir. Mais rien que les livrets d'opéra suffiraient à nous apprendre qu'il

y a quelquefois des amours contrariés. Du reste, aujourd'hui, je parle à tort et à travers. N'importe, la vie est bien compliquée. Bref! si vous aviez une sœur, que lui souhaiteriez-vous?

HENRI

Je lui souhaiterais de vous ressembler, Mademoiselle.

ANNETTE

Encore une phrase pour tout le monde. Ce n'est digne ni de vous, ni de moi ce que vous me répondez-là.

HENRI

Eh bien, Mademoiselle, si j'avais une sœur, qu'elle vous ressemblât, j'y tiens, et qu'elle me demandât sérieusement conseil sur la vie, je lui prendrais la main.

Annclte lui tend sa main sur la table, qu'il ne prend pas
ANNETTE.

Eh bien, — prenez.

HENRI, lui prenant la main.

Et je lui dirais : oui, l'amour existe, et comme tu es jeune, intelligente, honnête, tu as tout ce qu'il faut pour inspirer l'amour et pour l'éprouver toi-même; mais, en plus, avec les qualités que lu as reçues delà nature, tu as reçu du hasard et de la société des privilèges refusés à la plupart des femmes : tu es jolie, tu es

noble, tu es riche. Si tu avais encore l'amour que tu rêves, ce serait une injustice dont lu serais peut-être réduite à te cacher et dont les autres auraient le droit d'être jaloux, car le bonheur complet n'est pas de ce monde. Je ne te dirai pas comme ton confesseur ou comme Hamlet, l'un avec sa foi, l'autre avec son doute : Entre dans un couvent.

ACTE DEUXIÈME

Non; tu peux avoir une autre mission à remplir contenant peut-être autant de résignation et d'utilité, mais ne demande pas à l'amour plus qu'il ne peut donner. Demande-lui, par le mariage, le moyen d'accomplir ta destinée naturelle, et, s'il t'apporte la maternité, tienstoi pour satisfaite; sois indulgente à l'homme et sois reconnaissante à Dieu. Voilà, — ma chère sœur, — tout ce que je peux dire à ce petit être curieux, troublant et sacré qu'on appelle une jeune fille.

AN' .NETTE

Merci. Vous me ferez faire connaissance avec votre mère, n'est-ce pas?

HENRI

Quand vous voudrez. Mademoiselle.

AN NETTE

Dès aujourd'hui, alors; je veux aller faire devant elle la salade japonaise, pour qu'il n'y ait pas d'erreur et puisque, décidément,

je ne suis bonne qu'à cela.

H EMU

Merci, chère madame.

ANXETTE.

Qu'est-ce que tu as?

FRANGINE

Moi, je n'ai rien. Je te donne tout de suite et tout haut nn bon conseil à tout hasard. Fais-en ce que tu voudras» Tu as bien dormi?

ANNETTE

Et toi?

FRANGINE

Moi aussi. Ton fils n'a pas crié?

ANNETTE

Non, il s'est réveillé, je lui ai donné à boire.

FRANGINE, l'embrassant avec émotion.

Bonne fille, ça le coûtera cher d'être si bonne.

ANNETTE

Tu te lèves seulement?

FRANGINE

Oui.

Je craignais que tu ne fusses malade... Elisa m'a dit, quand je me suis levée, que tu avais dû te coucher tard et que tu dormais encore.

FRANGINE

Elle t'a dit vrai.

ANNETTE

As-tu vu Gaston ?

SCÈNE III FRANGINE, HENRI

FRANGINE

Elle pense à vous, ma parole ! Une fille de vingt ans qui aime un homme de quarante-deux!

HENRI

Vous rêvez.

FRANGINE

Je ne rêve pas. Les hommes sont lâches, mais les femmes sont bêtes. Faitesdoncunmondequi marche avec ça. Puisque vous avez causé seul avec Annette pendant dix minutes seulement, vous savez bien à quoi vous en tenir. Quand l'épousez-vous?

HENRI.

Je ne pense pas à épouser mademoiselle de Riverolles. Vous êtes bien agitée depuis hier.

FRANGINE

Mais non, mais non. Et pourquoi le serais-je d'ailleurs?

HENRI

Voyons, dites-moi ce que vous avez? Vous m'impuisez, je vous assure. Je suis venu exprès de bonne heure aujourd'hui pour le savoir.

FRANGINE

Eh bien. Alors vous ne vous doutez pas de ce qui m'agite, pour me servir du même terme que vous?

HENRI

-Non.

FRANGINE

Et cependant vous êtes mon ami.

HENRI

Bien sincère.

FRANGINE.

Seulement, vous êtes encore plus l'ami de M. de Riverolles.

Comment cela ?

FRANGINE

Vous ne trahissez pas ses secrets.

HENRI

Il ne m'en a pas conté.

FRANGINE

Et vous n'en avez pas surpris?

HENRI

Non.

ACTE DEUXIEME

FRANGINE

Il ne VOUS a pas dit qu'il a une maîtresse ?

HENRI

Jamais.

FRANGINE

Et vous ne vous en êtes pas aperçu ?

HENRI

Pas davantage.

FRANGINE

Dites-moi tout de suite que vous êtes un niais...

HENRI

Si c'est votre idée, vous n'avez pas besoin que je vous le dise pour le croire.

FRANGINE

Eh bien, sachez donc que mon mari a une maîtresse. Il ne l'a pas prise depuis que je suis sa femme, non, il ne m'a pas même fait l'honneur d'une nouveauté, il est retourné à l'ancienne. C'est à elle qu'il a été infidèle en m'épousant; j'ai été un entr'acte dans les galanteries de cette demoiselle; quel honneur pour moi ! C'est celle personne dont nous parlions hier. Vous n'en saviez rien, pauvre innocent ! Vous êtes-vous bien amusé au bal de l'Opéra ?

HENRI

Je n'y suis pas allé.

FRANGINE

Lucien y était cependant.

HENRI

Ce n'est pas une raison.

70 FRANCILLON.

FRANCIXE.

Je croyais que vous vous suiviez partout, et il m'avait dit qu'il y allait avec ses amis. Il montait une fois de plus, qu'importe ! 11

n'y allait donc bien que pour elle. Vous avez eu tort de ne pas y aller; c'était charmant.

HENRI

Comment le savez-vous?

FRANGINE

J'y suis allée.

Lucien vous y a conduite?

FRANGINE

Pour qui le prenez-vous? J'y suis allée toute seule.

HENRI

Allons donc !

FRANGINE

Qu'est-ce qu'il y a d'éloigné? M. le maire, quand il nous a mariés, quel beau jour! ne m'a-t-il pas dit : « La femme doit suivre son mari. » Mon Mari sortant, je l'ai suivi. Il allait au bal de l'Opéra; je suis allée où il allait. Ce n'est pas ma faute, s'il est allé là. Du reste, j'étais absolument résolue à le suivre n'importe où il irait. Pas un de ceux qui se disent mes amis n'a pensé à essayer (à faire comprendre à M. de PiiveroUes, que, quand on quitte une femme comme moi à une heure du matin, pour aller rejoindre une fille comme celle-là, on est un sot d'abord et un manant ensuite.

SCÈNE IV Les Mêmes, LUCIEN

LUCIEN, entrant.

Je viens de voir Annette. (a Hemi.) Ah! bonjour, (a Francine.) Elle me dit que tu es tout agitée. Qu'est-ce que tu as encore?

Henri va pour parler bas à M. de Riverolles. FRANCINE.

Il est inutile, mon cher monsieur de Symeux, de prévenir tout bas M. de Pàverolles, je ne veux rien lui cacher, «t, si vous voulez assister à notre conversation, je ne demande pas mieux que de l'avoir devant vous et devant n'importe qui.

Bref, qu'y a-t-il ?

FRANCINE

Il y a que je suis allée au bal de l'Opéra, comme M. de Symeux allait vous le dire tout bas.

Parce que?...

FRANCINE

Parce que ça m'a plu.

LUCIEN

Avec qui ?

72 FRANCILLOIN.

FRANGINE

Toute seule.

LUCIEN

C'est une plaisanterie.

FRANGINE

Demandez à la femme de chambre, qui m'a donné tout ce qu'il fallait pour sortir, au portier qui m'a ouvert la porte, au cocher de la compagnie qui m'a conduite. Je lui ai dit qu'il aurait vingt francs, s'il marchait bien, il a biefi mercié et il a été poli. Voici son numéro.

Elle lui donne le bulletin du cocher qu'elle tire de son petit portefeuille. LUCIEN.

Et pourquoi êtes-vous allée au bal de l'Opéra?

FRANGINE

Parce que vous y alliez.

LUCIEN

J'avais refusé de vous y conduire.

FRANGINE

C'est pour cela que j'y suis allée sans vous.

LUCIEN

Refuser de vous y conduire, ^_c'était vous défendre d'y aller.

FRANGINE

Il fallait le dire; mais je ne vous aurais probablement pas obéi, n'ayant d'ordres à recevoir de personne.

LUCIEN

Excepté de moi.

FRANGINE

Parce que ?

ACTE DEUXIÈME

LUCIEN

Parce que je suis votre mari.

FRANGINE

A quelle heure ?

LUCIEN.

En tout cas, je suis votre inailre.

Pour invoquer les droits du maître, il faut remplir les devoirs de l'époux. En vous dérochant aux uns, vous renoncez aux autres.

LUCIEN

Laissons là les phrases et les axiomes. Oui ou non, ôtesvous allée à ce bal?

FRANGINE

Puisque je vous l'ai déjà dit une fois.

LUCIEN

Yons êtes sortie, celte nuit, de l'hôtel?

FRANGINE

Oui.

LUCIEN

A quel moment?

FRANGINE

Cinq minutes après vous; seulement je suis sortie à pied; je ne voulais pas que l'on sût où j'allais. La première voiture qui passait, je l'ai prise.

LUCIEN

Et vous vous êtes fait mener...

FRANGINE

A la porte de votre cercle où je vous ai attendu et d'où

71 FRANCILLON.

VOUS êtes sorti à deux heures du matin, disant à votre coquier : « A l'Opéra. »

LUCIEN

Et alors?

FRAXCIXE.

J'ai dit au mien de me conduire chez un costumier, ce qu'il a fait, et j'ai acheté et revêtu un domino de satin noir, avec un

masque à harbe de dentelle, tout neuf, bien entendu. J'ai laissé ma toque et mon manchon chez le costumier; vous serez bien aimable de les prendre en passant, pour que nos gens ne soient pas mêlés à tout cela plus qu'il ne convient. De la part de mademoiselle Amanda. J'ai pris le nom d'une chanson pour la circonstance. Le costumier rendra les objets à la personne qui lui dira ce nom et qui lui remettra cette carte qu'il m'a donnée. C'est convenu, (eiic lui remet une carte.) Je suis entrée à l'Opéra, je vous le répète, puisque j'étais sûre que vous y étiez, j'ai congédié mon cocher après lui avoir donné les vingt IVances que je lui avais promis, il ne faut jamais oublier les promesses. Vous vous rappelez que je vous en ai fait une cette nuit.

LUCIEN

Et vous l'avez tenue?

FnANCINE.

Je vous ai dit aussi que vous seriez le premier à le savoir, je tiens parole.

LUCIEN

Je ne vous crois pas.

ACTE DEUXIÈME

FRANGINE

Libre à vous, n'en parlons plus. Venez-vous au patinage avec Annette et moi, dans une heure?

LUCIEN

Et vous m'avez retrouvé dans ce bal?

FRANGINE

Ah! nous reprenons : oui, je vous ai retrouvé facilement, puisque je savais que vous seriez dans la loge où je vous ai vu pour la première fois, vous aviez eu la bonté de me le dire. Je n'ai pas perdu un seul de vos mouvements, de la loge où je me trouvais moi-même.

LUCIEN

Quelle loge?

FRANGINE

La loge de M. de Saint-IIutin.

LUCIEN

Vous êtes entrée dans cette loge?

FRANGINE

Je ne pouvais pas vous voir autrement que d'une loge faisant face à la vôtre. M. de Saint-IIutin étant tout seul xlans cette loge, je me la suis fait ouvrir.

LUCIEN

Vous lui avez dit qui vous étiez?

FRANGINE

Il ne l'a pas soupçonné une minute, si j'en juge par les propos qu'il m'a tenus.

LUCIEN

Indécents?

7C FKANCILLON.

FRANGINE

Un vrai charretier! Mais je lui pardonne, d'abord parce que c'était prévu, ensuite parce qu'il a une excellente lorgnette avec laquelle je voyais jusqu'au fond de votre loge. Il y a eu un moment où vous avez certainement pensé à moi, à mon désavantage, il est vrai; c'est quelques minutes après que le prince Aderowitch était entré dans votre loge. Vous avez tenu à lui faire voir les cheveux de mademoiselle Rosalie Michon qui les a défaits tout de suite. C'est à cela que je l'ai reconnue. Cette envie de montrer ses cheveux répondait dans votre esprit à la conversation que nous avions eue à ce sujet. Ses cheveux sont plus longs que les miens, je vous fais toutes mes excuses de vous avoir contredit sur ce point. Êtesvous convaincu maintenant que j'ai été au bal de l'Opéra?

LUCIEN

C'est possible.

FRANGINE

Et vous ne me demandez pas le reste?

LUGIEN.

Non.

FRANGINE

Cela VOUS suffit?

LUGIEN.

Pour le moment.

FRANGINE

Vous n'êtes pas curieux.

•le ne veux pas que vous disiez, même devant un ami.

ACTE DEUXIÈME

des choses que, vraies ou fausses, vous regretteriez un jour d'avoir dites.

HENRI

Je me relire.

Pourquoi? Si M. de Riverolles n'est pas disposé à tout savoir, moi je suis résolue à tout dire. N'est-il pas convenu que nous disions tout ce que nous pensons, les uns devant les autres? N'est-ce pas l'originalité de la maison? Sans cela, nous serions dans la vulgarité la plus bas-?e. Un homme du monde épouse une jeune fille d'aussi bonne noblesse que lui, devant une assistance aussi nombreuse que choisie, disent les journaux, aux sons de la plus belle musique, sous la bénédiction d'un évêque, (qui s'est dérangé ex-

près pour cela. Quelques mois après, l'homme retourne à ses drù-
lesses, la l'emme prend un amant connu de tout le monde, mais
en se cachant de son mieux; voilà ce que nous voyons tous les
jours. Je n'ai pas voulu de cette platitude pour moi. Il m'a semblé
plus original que la femme ne sût même pas le nom de son amant
et qu'elle racontât tout de suite le fait à son mari et à ses amis.

LUCIEN, h Henri.

Elle est folle! Mon cher ami, voulez-vous bien aller jusqu'à
chez mon père et le prier de passer tout de suite ici, et revenez
avec lui, je vous en prie. J'aurai encore besoin de vous. Priez aus-
si Stan de venir. Je puis avoir besoin de vous deux.

A bientôt!

Fll.VXCINE, qui s'est mise à écrire.

Soyez donc aussi assez bon pour expédier cette dépêche à nia
mère, pour lui annoncer mon arrivée.

LUCIEN

Si je vous laisse partir.

FRANGINE

Je vous défends bien de m'en empêcher. Je défends bien à qui
que ce soit maintenant de m'empêcher de faire

ce que je voudrai. (Donnant la main à Hen.i.) AllcZ, HIOU
cher

Henri, et merci. Pardonnez-moi mes vivacités de tout à
riiure; vous voyez que j'avais quelques raisons d'être émue.

HENRI, à put.

Étrange femme !

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

No perdons pas de temps en railleries; allons droit au fait.

FRANCINE

Vous avez relevé et renoué de vos propres mains les cheveux de mademoiselle Rosalie Miclion, ce que vous n'aviez pas fait pour les miens; vous l'avez embrassée sur la nuque, là, pour votre récompense; c'était un tableau charmant et vous avez remis le capuchon par-dessus les cheveux et le baiser. Pendant ce temps, j'ouvrais la porte de la loge de M. de Saiiit-Hutin et je me frayais avec peine un chemin Jusqu'au bas de l'escalier, à travers une cohue d'hommes à moitié ivres et de femmes à moitié nues. Je suis arrivée avant vous au péristyle, vous avez fait signe au valet de pied de celte dame, car elle a un valet de pied tout comme nous; il est allé chercher sa voilure et pendant que vous attendiez auprès d'elle, là où nous attendons, quand nous sortons des re|)ré-sentations du mercredi, je vous regardais, appuyée contre une colonne.

LUCIE N

C'était vous qui me regardiez en respirant des roses?

FRANGINE

Que M. de Saint-Hutin m'avait données. C'était moi. Rien ne vous l'a dit ! Pas un pressentiment ! Pas un souvenir ! Il m'a passé un instant par l'esprit d'aller vous prendre le bras, de me nommer et de vous emmener avec moi pour en finir. Mais non, ce que vous faisiez était tel-

SO FRANCILLON

lement ignoble que j'ai voulu aller jusqu'au bout de voire trahiison et de ma menace. Je vous ai laissé partir.

LUCIEN

Vous avez eu tort : je vous jure...

FRANCINE.

Ne jurez rien. Trop tard. Il était trois heures du matin. La voiture de cette dame s'est avancée, vous y avez pris place auprès d'elle, en disant au cocher : « A la Maison d'Or. » Ebt-ce bien cela ?

LUCIEN

C'est bien cela.

FRANCINE, prenant un moment sa tête dans sa main.

Alors j'ai regardé autour de moi, et, au milieu des allants et venants, j'ai aperçu un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, de ceux à qui toutes les femmes comme celle que vous veniez d'emmener diraient : « Comme tu es beau ! » Faut-il continuer ?

LUCIEN

Continuez.

FRANCINE

Au lieu de vous regarder toujours, vous, j'ai commencé à le regarder, lui. Il paraît que cela suffit. Tous les hommes sont prêts à aimer comme à trahir, tout de suite. Ce beau garçon, évidemment en quête d'une intrigue dans cette halle du plaisir, s'approcha de moi. Il me devina jeune, il me supposa jolie, car il m'offrit son bras, avec toutes les formes apparentes du respect. Je le pris en disant d'une voix parfaitement déguisée ce que vous aviez

ACTE DEUXIÈME

dit : a A la Maison d'Or. » Nous y sommes allés à pied. Vous occu[riez] seul avec cette femme le cabinet n° 7.

LUCIEN

Comment le savez-vous?

J'ai donné de l'argent au garçon, un gros.

LUCIEN

Eugène.

FRANGINE

Eugène, si vous voulez, et je lui ai demandé les noms des hommes qui soupaient. 11 vous a nommé avec les autres sans hé-

sitation, comme si c'était la chose du monde la plus simple, qu'un homme marié vienne souper publiquement dans un cabaret avec sa maîtresse. J'ai pris le cabinet n° 9, qui était justement libre. Nous n'étions séparés de vous que par une cloison. Je vous entendais rire; vous étiez très gai. J'aimais encore mieux vos éclats de rire que vos silences. J'ai dit au garçon de nous servir tout ce qu'il servait au n° 7. Ça lui a paru original; il a ri aussi, Eugène. Nous avons mangé exactement les mêmes choses que vous, vous pouvez contrôler, voici la carte. (Eugène tire un morceau de papier de son portefeuille

et le remet à Lucien.) Tranquillisez-vous, c'est moi qui l'ai payée. Je ne suis pas de celles à qui on paye à souper.

LUCIEN

Le nom de cet homme?

FRANGINE

Je ne le sais pas, pas plus qu'il ne sait le mien. J'avais une vengeance à exercer, j'avais un crime à com-

82 FR. ANCILOTTI.

mettre, il me fallait absolument un complice, j'ai pris celui que j'ai trouvé sous ma main, mais de façon qu'il ne pût jamais me dénoncer. Ce monsieur n'existe plus pour moi. Il a été ce qu'aurait pu être un flacon de laudanum ou un boisseau de charbon. Il n'y aura personne de mort, il n'y aura qu'un infidèle de plus et une lionne de moins. D'ailleurs, qu'est-ce que vous lui voulez, à cet homme? Le tuer! Ah! oui! vous avez ce moyen-là, vous, les hommes, quand vous en laissez un autre. Ce

n'est pas un homme qu'il faudrait tuer, c'est un fait et cela est impossible. Entre hier et aujourd'hui, il y a votre trahison et mon infamie, c'est-à-dire ce qui est inoubliable pour l'un comme pour l'autre, irréparable pour vous comme pour moi. Dieu lui-même n'y pourrait rien. Je ne vous aime plus et je me méprise. Je n'ai plus de pudeur, je n'ai plus d'espérance. Je n'ai même ni les regrets, ni les remords avec lesquels on assure qu'on peut refaire tout cela. Si, ayant horreur du vide dans lequel je me sens à tout jamais, je voulais mourir, je ne sais pas à quelle place de mon corps il faudrait frapper pour trouver quelque chose à achever en moi. Il me semble que j'ai passé cette nuit sur les tables de pierre et dans les linceuls de glace de la Morgue, et la crudité de mon récit n'est que le dernier soupir de ma dignité perdue.

EUc se laisse tomber sur le canapé.

LUCIEN, se prolonçant avec une grande agitation.

C'est bien! c'est bien ! Il vous reste maintenant à me jurer que tout ce que vous venez de me dire est vrai.

ACTE DEUXIÈME

FRANGINE

LUCIEN

FRANCINE

LUCIEN

FRANCINE

Je le jure.

Sur quoi?

Sur l'honneur.

Lequel?

Celui d'hier.

LUCIEN, levant le bras sur elle.

Malheureuse !

FRANCINE, restant Ji-oite devant lui.

Mais tuez-moi donc ! vous voyez bien que je ne demande que ça.

LUCIEN

C'est bien. Rentrez dans votre appartement et attendez mes ordres. Puisque vous voulez être déshonorée, vous le serez, je vous en réponds.

FRANCINE

Tant que vous voudrez. Adieu !

LUCIEN

Oh! oui, adieu.

FRANCINE, à part, en sortant.

Ah! puisses-tu souffrir seulement la moitié de ce que j'ai souffert.

Elle sort.

SCÈNE VI

LUCIEN, puis CÉLESTIN, puis ÉLISA, puis LE MARQUIS, HENRI, STAN, THÉRÈSE.

Lucien oeil s'assied sur le canapé. Il réfléchit et prend machinalement une cigarette sur la table à côté du canapé. Il va à la cheminée pour l'allumer et la jelle au feu, puis il prend son chapeau, le met sur sa tête pour sortir, sort, puis rentre aussitôt en songeant et en marchant lentement. Il sonne dcu.\ fois et va remettre son chapeau sur un meuble au fond du théâtre.

ÉLISA, entrant.

C'est bien Monsieur qui a sonné deux fois?

LUCIEN

Et c'est bien à vous que j'ai affaire. Madame est sortie cette nuit?

ÉLISA

Oui, Monsieur.

LUCIEN

Elle ne vous a pas défendu de me le dire?

ÉLISA

Non, Monsieur; quand je lui ai demandé s'il fallait dire quelque chose à M. le comte, Madame m'a dit : Faites ce que vous voudrez.

LUCIEN

Alors, vous avez pensé qu'il valait mieux vous taire.

ÉLISA

Il est toujours temps de parler, si on vous interroge.

ACTE DEUXIÈME

LUCIEN

Et qu'avez-vous supposé?

ÉLISA

Que Madame devait avoir une raison bien grave pour sortir seule à pied, par ce froid, à pareille heure. Mais ce dont Monsieur peut être sûr, c'est que Madame n'a rien fait de mal.

Personne ne l'accuse. Et vous avez cherché cette raison qui faisait sortir Madame?

ÉLISA

Et je l'ai trouvée, je crois. Je me suis dit que Madame était jalouse et voulait savoir où allait Monsieur. Alors...

LUCIEN

Alors?...

ÉLISA

Alors, j'ai appelé Célestin, je l'ai mis au courant en deux mots et je lui ai dit de suivre madame la comtesse sans qu'elle le sût, et cela surtout pour protéger ma maîtresse qui paraissait fort troublée, qui pouvait courir un danger, seule, la nuit, dans les rues de Paris. Célestin était au service de M. le comte avant que M. le comte fût marié, et M. le comte n'a jamais douté de son dévouement ..

LUCIEN

Et Célestin l'a suivie?

ÉLISA

Oui, monsieur le comte, il a cru bien faire.

LUCIEN

Il il bitMi fait. Sonnez Ccelestin, je vous prie, (eho s'éloigne et sonne.) Allons, me Yoilà à la merci des valets, mainlenant. (a i'iisa.) Vous pouvez vous retirer.

Elle sort, Célestin enlro parla porte do Tautre côté. LE COMTE, à Ccelestin.

Vous avez suivi la comtesse celte nuit?

CELESTIN, un pou embarrassé.

Monsieur le comte...

LE c o J I T E .

Parlez franchement, je viens de dire à votre femme que vous aviez eu raison.

CÉLESTIN

Je parlerai d'autant plus volontiers que M. le comte vei'ra qu'il n'a rien à reprocher à Madame.

LE COMTE

Je le sais. Qu'a dit le portier en la voyant sortir ainsi ?

CÉLESTIN

Il en était tout étonné. Lorsqu'il avait entendu Madame demander le cordon et s'en aller à pied, il s'était précipité pour lui ouvrir la porte cochère; mais lorsqu'il m'a vu suivre tranquillement Madame, comme lorsque je marche derrière elle en plein jour, quand elle sort à pied, il a pensé qu'elle allait dans le voisinage et qu'elle m'avait dit de l'accompagner. Je me tenais à grande distance, pour que Madame ne me voie pas, et en effet elle ne m'a pas vu. Elle allait, elle allait. Enfin, elle a pris une voiture qui passait, elle a dit au cocher : « Au

ACTi; DEUXIÈME. 87

cercle de la rue ffoyal ». J'ai couru, je suis arrivé aussi vile que la voilure, dout j'avais vu le iiiiuéro de loin,

L U C I EX, rci;ardanl le buUclin que lui a remis Francinc.

C'est bien cela.

CÉLESTIN

La voiture a alleiuiu à peu près une demi-heure.

LL CIEN.

El, peudant ce temps-là, vous n'avez pas eu l'idée de monter m'averlirque Madame me guettait!

CÉLESTIX.

Je ne savais pas que monsieur le comle était au cercle. Monsieur avait donné les ordres ai: cocher sous lu voûte, où je n'étais pas, moi.

LUCIEN

Ne pouviez-vous demander, au cercle, si j'y élais?

CÉ LEST IX

Et si Monsieur n'y avait pas été?

LUCIEN

Eh bien, je n'y aurais pas été, voilà lout.

CÉLESTIN

Alors, j'aurais pu supposer que ça n'était pas [loui Monsieur que Madame était là.

LUCIEN

Insol.

LUCIEN

Monsieur me demande de [larlerraiichement, je parle franchement. On est embarrassé dans ces cas-là. Que Ma-

88 FUANCILLON.

dame sache que Monsieur... C'est ennuyeux, évidemment, mais ça s'arrange toujours, tandis que si, par une maladresse, j'avais été apprendre à Monsieur..., enfin je le niais à ne pas faire de bêtises. Je n'en faisais pas, quand Monsieur était garçon, ce n'est pas pour coranienner maintenant. La vérité, que je comprends maintenant, c'est que Madame soupçonnait Monsieur et qu'elle le suivait. Élisabeth est comme ça. Ce qu'elle m'a suivi de fois! Une femme jalouse, monsieur le comte, il n'y a plus d'éducation, il n'y a plus de rang, il n'y a plus rien, il n'y a plus que la jalousie.

LUCIEN

C'est bien. Allez ! allez!

CÉLESTIN.

Monsieur est descendu, et il a dit à son cocher, (qui ne savait pas, qui ne sait pas), je ne lui ai pas dit (que j'étais là).

LUCI EX

C'est heureux.

CÉLESTIN

Monsieur a dit à son cocher : « A l'Opéra ». Alors madame la comtesse, qui avait entendu aussi bien que moi, s'est fait conduire chez le costumier de la rue Ilalévy. Madame est ressortie quelques instants après en domino, elle a remonté dans son liacre, et elle est allée a l'Opéra, où elle est entrée bravement.. Alors, c'était tout à fait clair pour moi.

LUCIEN

Du momentque c'était tout à fait clair pour vous, vous

ACTE OKLXIÈMK

pouviez entrer dans la salle de l'Opéra, me chercher et me prévenir.

CÉLESTIN

On ne m'aurait pas laissé entrer avec une livrée.

Vous n'aviez (|u'à faire comme la comtesse, aller chez le costumier et vous meltie en pierrot on en polichinelle.

CÉLESTIN

J'y ai bien pensé encore, mais j'étais sorti si précipitamment que je n'avais que quarante sous sur moi.

Le marquis entre.

LE MARQUIS

Que se passe-t-il? M. de Symeux m'a dit de venir tout de suite. Bonjour.

rien.

Bonjour-, mon père! Si vous voulez vous asseoir... (il donne la main à son père et lui approche un siège. Le marquis dépose sa

canne et son chapeau et s'assied. A son père :) Ecoutez ! .. écoutez !

LUCIEN, .1 Célestin.

Alors, vous êtes rentré à l'hôtel?

CÉLESTIN

Oui, monsieur le comte.

LUCIEN

Seul.

CÉLESTIN

Evidemment.

El qifavez-YOus dil au portier qui vous voyait rentre»; sans la comtesse.

CÉLESTIN

Ma foi, monsieur le comte, j'ai peut-être eu tort, mais comme j'étais sûr que Madame ne faisait rien que de très naturel, je n'ai pas voulu qu'elle puisse être soupçonnée et je me disais : « Si Madame rentre sans son mari et sans moi, qu'est-ce que le portier va penser? » Alors, ma foi! je lui ai tout dit, au portier.

LUCIEN

Bien !

CÉLESTIN

H a attendu. Il a tiré le cordon à Monsieur, quand Monsieur est rentré, et, un quart d'heure après, h Madame, quand Madame est revenue; car Madame est revenue pas plus d'un quart d'heure après Monsieur.

LUCIEN

Vous êtes un brave homme, Célestin.

CÉLESTIN

Je n'ai pas besoin de dire à monsieur le comte qu'il n'y a qu'Élisa, le portier et moi qui sachions l'histoire.

LUCIEN

Ça sufit bien!

CÉLESTIN

N'empêche que je me disais de temps en temps : M. le comte se fera pincer, il ne se cache pas assez. Et Madame aime tant M. le comte.

SCÈNE VII

LUCIEN, LE MARQUIS, puis HENRI, STAN, THÉRÈSE.

Le marquis va pour parler à Lucien qui l'arrête.

LUCIEN

Vous permettez, mon père. (Il va au téléphone, où il frappe, et revient à son père. Au moment où il va lui parler, on sonne au téléphone). Pardon, mon père !

Il va au téléphone.

LE MARQUIS

Si c'est pour ça que tu m'as fait venir...

LUCIEN

Excusez-moi, mon père, je suis un peu troublé. — (Parlant au téléphone). Ilallo ! ilallo ! Oul, en communication avec maître Gandonnot, notaire, rue de Berlin, Ul.

LE 31 AR QUI s.

Monsieur de Syiueux m'a mis au courant en quelques

mois. Tu t'es fait pincer, comme dit ton valet de chambre qui a l'air d'un finaud.

LUCIEN. '

Si ce n'était que ça?

LE MARQUIS

Qu'est-ce qu'il y a encore?

Sonnette au Icléplione. Entrent Stanislas et Symoiix, pendant que Lucien va au télt'ïlione.

LUCIEN

Pardon, mon père ! — (au t6i6phono.) C'est vous, maître Gandonnol?

STAN

Qu'est-ce qui lui prend ?

LUCIEN

Non! qui êtes-vous? Son premier clerc, bien... Je suis M. de Riverolles, priez maître Gandonnot, s'il rentre avant cinq heures, de passer chez moi... Merci, Monsieur.

Il quitte le tJh'plionc.

THÉRÈSE, entrant.

On me dit que Francine est partie avec Annette pour aller au patinage. Mais, comme je voulais me retirer, Éliisa a pris des airs

mystérieux et m'a priée d'attendre Madame et de parler à Monsieur. Qu'y a-t-il ?

LUCIEN

Il y a que votre amie madame de Riverolles, hier, après votre départ... vous vous rappelez de quelle humeur elle était?... -

C'est pour ça que je reviens de bonne heure, je le lui avais promis.

ACTE DEUXIÈME. . 9S

LUCIEN

Eh bien, après votre départ, m'ayant vu sortir, elle m'a fait une scène de jalousie intempestive et m'a menacé si...

LE MARQUIS

Si?

LUCIEN

Si elle apprenait jamais que je lui fusse infidèle, d'en faire autant de son côté. Je n'ai fait qu'en rire, bien entendu. Elle m'a suivi au bal de l'Opéra, sans que je me doutasse de rien, de là à la Maison d'Or, en compagnie d'un monsieur qu'elle ne nomme pas, parce qu'elle prétend ne pas le connaître et dont elle vient de me dire eu face qu'elle a été la maîtresse. Voilà ce qu'il y a. J'ai espéré un moment que c'était un jeu qu'elle jouait, soit avec Henri, soit

avec Stanislas; mais ce n'est ni vous^ Henri, ni toi, Stanislas, qui avez accompagné la comtesse?

STANISLAS

Non, mais c'est peut-être Carillac.

LUCIEN

Je suis sûr que ce n'est pas Carillac. Je ne l'ai pas convoqué. Je ne veux pas qu'il soit mêlé à tout cela pour des raisons que je vous dirai plus tard. Nous n'avons pas de secrets les uns pour les autres, je suis aussi sûr de votre discrétion que vous êtes sûrs de ma confiance. Voilà la situation, mon père, qu'est-ce que vous en pensez ?

Je pense que c'est à la fois monstrueux, absurde et

Oi FRANCILLON.

possible. Sur cent femmes amoureuses, il y en a quarante qui disent à l'homme qu'elles aiment ce que ta femme t'a dit : « Si tu avais une maîtresse, j'aurais un amant » ; il y en a vingt qui disent : « Si tu me trompais, je partirais et tu ne nie reverrais plus ; » il y en a quinze qui disent : « Si tu m'étais infidèle, je le tuerais ou je me tuerais, ou je te tuerais et moi ensuite. »

THÉRÈSE

Et les autres ?

LE MARQUIS

Les autres ne disent rien, ce sont les plus inquiétantes, elles se réservent la diversité des moyens de représailles ou d'attaques.

Maintenant, combien y en a-t-il qui font ce qu'elles ont menacé de faire, autre question?

THÉRÈSE

Et Francine n'a pas fait ce qu'elle a dit à son mari. Je sais bien ce qu'elle me disait aussi, à moi, hier, à cette même place et sur ce même sujet. La femme qui parlait de la sorte n'a pas fait ce dont on l'accuse, ce dont elle s'accuse, j'en réponds, j'en réponds.

LUCIEN

Vous m'avez prévenu cependant qu'elle était capable d'un coup de tête. Eh bien ! ce coup de tête, le voilà. Quand tout le monde répondrait de l'innocence de madame de Rivcrolles, à laquelle personne n'a plus d'intérêt que moi à croire, à quoi cela me servirait-il, tant qu'elle ne trouvera pas le moyen de me la prouver ellemême? Et comment me la prouverait-elle? Elle ne le

ACTE DEUXIÈME

peut plus. Elle a brûlé ses vaisseaux. Elle m'a fait une certaine menace, elle arrive et elle me dit : « Celte menace est exécutée. i> Quel est le complice? Un inconnu. Où estil ? Je u'en sais rien. Comment voulez-vous savoir la vérité? C'est insoluble. Supposons qu'elle dise tout à coup le contraire de ce qu'elle a dit tout d'abord, qui prouverait qu'elle dit vrai maintenant? Où retrouver l'inconnu en question?Et si, par miracle, on le retrouvait, comment le faire parler? et s'il disculpait la comtesse, comment le croire? Il ne ferait que son devoir le plus élémentaire de galant

homme en gardant le secret et en garantissant l'honneur d'une femme dans une pareille circonstance.

THÉRÈSE

Quand je vous disais ([u'il ne faut pas lutter de ruse avec une femme! Francine n'a fait qu'une bouchée de toutes vos combinaisons.

STANISLAS

Bien joué, évidemment bien joué.

LUCIEN

Tu trouves ça bien joué, toi, je te remercie.

STANISLAS

Ne deviens pas aigre, ne deviens pas aigre, ce n'est pas île ma faute.

LUCIEN

Demandez à Henri, qui a entendu le commencement <le noire conversation entre la comtesse et moi, demandez-lui si elle avait l'air d'une personne qui joue un rôle.

96 FHAINCILLON.

HENRI

Évidemment, non; elle paraissait bien sincère; mais comme madame Smith, je réponds de madame de Riverolles.

LUCIEN, à Stanislas.

Et toi, qu'est-ce que tu penses?

STANISLAS

Montaigne eût dit : « Que s'iis-je! » et Rabelais : « Peut-être... » Je ne peux pas croire, non plus, que madame de RiveroUesait fait ce qu'elle dit; mais je ne mettrai jauiais marnaiuuu feu qu'une femme est innocente ou coupable. C'est un jeu où le diable lui-même jette ses cartes.

LUCIEN

Et Slan a raison. Si malii^ne que soit une femme, il y a des choses qu'elle ne saurait inventer, il y a des mois et des accents qu'elle ne trouve que dans le souvenir d'une réalité, surtout quand elle est une femme du monde... Pour être sortie seide, Francine est sortie seule, c'est positif; pour être allée au bal de l'Opéra, elle est allée au bal de l'Opéra, c'est certain ; pour avoir soupe à laMiiisou-d'Or avec uu homme que nous ne connaissons-ni les uns ni les autres, pas même elle, peut-être, elle y a soupe. Quand je lui ai demandé de me le jurer sur l'honneur, elle me l'a juré sur l'honneur et si nettement que j'ai vu tout rouge et que j'ai cru que j'allais la tuer. Tout ce que m'a dit la comtesse est donc aussi ceriaiii que précis; elle veut que je le croie; eh bien, je le crois et je m'en tiens là.

LE MARQUIS

Et alors?

ACTE DEUXIEME

LUCIE .N

Et alors ou madame de Piiverolles prouvera aujourd'hui même et devant nous tous, d'une manière irréfntable, qu'elle n'a rien fait de ce qu'elle avance, ou il y aura rupture complète entre elle et moi, et cela immédiatement. Je viens de téléphoner à mon notaire de venir me parler, et, si je vous ai prié de vous rendre tout de suite ici, mon père, c'était d'abord pour vous informer de ce qui se passe, et maintenant pour vous prier d'accom|)agner la comtesse à iNice et de la remettre entre les mains de ses parents, à qui elle a écrit du reste qu'elle comptait aller les rejoindre. Après tout, puisqu'elle veut y aller, qu'elle y aille!

LE MARQUIS

Soit!... Mais qu'est-ce que ton notaire a à voir làdedans?

LUCIEN

Je veux qu'il établisse bien exactement l'état respectif de nos deux fortunes. Je ne veux naturellement rien garder de ce qui appartient à madame de Uiverolles,dont la fortune d'ailleurs est égale à la mienne. Séparation de biens d'abord, séparation de corps ensuite, et tout cela le plus tôt possible.

LE MARQUIS

Où ai-je lu une histoire dans le genre de la tienne? Ah! c'est dans la vie des dames galantes de Brantôme. Le sire de Ponlamarfrel, marié à une belle et honneste dame, crut devoir comme toi,

tandis qu'elle faisait noblement fonction naturelle et respectable de nourrice, se

donner passe-temps joyeux avec une de ses suivantes. La dame en eut connaissance, ne souffla mot et mena l'allaitement jusqu'au terme profitable à son rejeton, très friand du sein maternel, après quoi elle donna assignation, comme on disait alors, à l'écuyer de son époux, et vint sur l'heure avertir son seigneur — et traître, — c'est l'expression de Brantôme, de ce qu'elle avait fait, ajoutant : « Monsieur, nous voilà quittes. »

Et que fit le seigneur de Pontamafrel?

LE MARQUIS

Brantôme assure qu'ayant ouï le récit de sa femme, il s'écria piteusement : « Je n'ai que ce que je mérite, ayant donné à Agar la place de Sara, sans avoir les bonnes raisons d'Abraham. » Il demanda au roi, qui lui devait récompense pour quelques beaux faits d'armes, d'anoblir son écuyer, afin qu'un vilain n'eût pas bu dans son verre, puis il arma pour le nouvel anobli une compagnie de cinquante hommes et l'envoya guerroyer contre les Turcs, dans l'un desquels combats le jeune chevalier reçut en plein giron, trois grands coups de lance dont il mourut chrétiennement ainsi que devait faire un homme ayant obtenu si grandes faveurs d'une dame et d'un roi.

LUCIEN

Et ensuite?

LE MARQUIS

Ensuite le seigneur de Pontamafrel attendit le temps congru pour être sûr que bâtard d'écuyer ne se glisse-

ACTE DEUXIÈME

raitpas par représailles même légitimes de femme dans la première noblesse de France et qu'il n'y aurait pas à hilTer d'une barre les besans d'or de son cliamp d'azur. Puis, le temps révolu, il olTiit un riche présent à sa femme et lui demanda pardon à genoux de l'injure qu'il lui avait faite, et, pour mettre fin à tout malentendu de cette sorte, il la rendit mère de trois enfants qu'elle nourrit comme elle avait fait du premier, sans que le sire de Pontamafrel se livrât jamais plus aux ébats irréguliers et clandestins. Ce furent deux garçons qui devinrent de vaillants capitaines et une fille qui fut abbesse et mourut en telle odeur de sainteté qu'il ne resta plus trace dans la mémoire de Dieu du manquement que l'épouse avait fait à l'un des piemiers commandements.

HCIEN.

Le conte est fort joli, m.on père, mais autres temps, autres mœurs.

LE MARQUIS

Il n'y a pas d'autres temps, il n'y a pas d'autres mœurs, monsieur mon fils, surtout pour les gens de notre race. Fais ce que dois, advienne que pourra, voilà de quoi traverser tous les temps et faire face à toutes les mœurs. Depuis que je vous écoute ici, je ne vous entends parler que des représailles de ma bru dont tout le monde doute f t vous ne dites lien de votre faute à vous dont

nous sommes tous sûrs. Il serait bon d'en parler cependant. Si vous vous étiez conduit comme vous auriez dû, nous n'en serions pas à convoquer un congrès comme à Vienne, à cette fin de discuter sur le to be or not to be

de voire honneur. Quand un L; (Mililliotnnie a fait sermenl devant Dieu à une honnête lille, clioisie parmi ceux de son rang, comme est votre femme, son égale en naissance et en fortune, n'ayant fait en l'épousant ni commerce d'argent, ni calcul de vanité, quand un gentilhomme a fait serment à cette jeune fille de lui donner protection et de lui garder fidélité, il n'y a pas de promesse de souper à la Maison d'Or, si sacrée qu'elle soit, qui le relève de ce serment. Vous n'êtes pas de cet avis, je le regrette pour vous et même pour moi qui puis être soupçonné, étant votre père, de vous avoir donné ces mauvais exemples, ce qui n'est pas. La jeune fille que l'on vous a confiée et qui ne savait rien de la vie, vous la pouviez pétrir à votre guise. Il vous a convenu de lui raconter vos anciennes fredaines, de lui nommer vos anciennes maîtresses, de la mener dans tous les cabarets et lieux de plaisir mal famés et malsains où elle pouvait se trouver en contact et en lutte avec des créatures dont elle ne devait n)ême [as soupçonner l'existence. Mais alors ne vous étonnez pas que le jour où elle apprend votre perfidie et où elle veut vous la faire payer, ce soit une idée de dame galante qui lui traverse l'esprit. J'espère, je suis convaincu, je suis certain que ce que madame de Riverolles vous a dit est faux et qu'elle veut tout simplement vous donner bonne et rude leçon ; mais si cela est vrai, vous n'avez que ce que vous méritez, comme le sire de Pontamafrel, et il ne vous reste plus qu'à faire comme lui. Allez-vous-en acheter pour vingt-cinq mille francs de dentelles avec madame Smith, afin de ne pas être trop volé par le marchand, et déposez-les aux pieds de votre

ACTE DEUXIÈME. 101

femme en lui disant : « Je ne crois pas un mot de voire histoire et voici, Madame, de quoi faire la robe de baptême de noire prochain enfant », et que, dans six mois au plus, nous mangions tous des dragées* Est-ce voire avis, Madame ? est-ce voire avis, Messieurs? T II En K SE.

C'est parler d'or, monsieur le marquis.

HENRI

Approuvé à l'unanimité, n'est-ce pas, Stanislas?

STANISLAS

Ça ne se demande même pas.

LUCIEN

Grand merci. Messieurs. Je ne dirais peut-être pas non, s'il n'y avait dans le momie que des gens d'esprit pour faire l'opinion, mais il y a trop d'imbéciles.

LE MARQUIS, iKuissaiit los épaules.

C'est vrai et il y en a même presque toujours un de plus qu'on ne croit.

Liirien sonne.

LE MARQUIS

Qu'csl-ce que tu sonnes encore?

Je vais sortir; j'ai une course à faire, (a céicstin qui entre.) La voiture est en bas ?

Oui, monsieur le comte.

LUCIEN

Mon chapeau.

Ciilcslin lionne le clianau et surt.

102 FRA>'CILLON.

LE MARQUIS

Comme je veux embrasser ma fille qui est avec ta femme, nous allons les attendre en faisant un whist.

THKRKSK.

Je ne m'en irai certainement pas sans avoir vu Francine.

LUCIEN'

Pardon, mon père, c'est que je voulais demander à Henri d'aller faire une course pour moi.

LE MARQUIS

Soit; nous jouerons avec un mort.

L U C I E N

C'est que j'aurais aussi besoin de Slan.

THÉ RÈSE.

Nous ferons un piquet, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Ya pour le piquet, (a Lucien.) Fais-nous faire grand feu et envoie-nous des biscuits et du madère.

LUCIEN, sorlait.

Je ne serai pas longtemps.

LE MARQUIS

Va, va, l'air ne peut te faire que du bien.

Henri et Slan sortent après avoir salué; In marquis et lui avoir donné la main. Pendant ce temps, il a donné les cartes. Coleslin arrange le feu, un autre domestique apporte un plateau.

LE MARQUIS, à Thérèse.

Bla chère baronne, c'est vous qui allez nous savoir la vraie vérité;

THÉRÈSE

Je ne pense qu'à ça.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, LE MARQUIS et THÉRÈSE sont dans la même position qu'à la fin de l'acte précédent, puis l'entrée de FRANGINE, ÉLISA, puis LUCIEN.

FRANGINE, ÉLISA, puis LUCIEN.

LE MARQUIS

Baronne, vous avez perdu.

TnÉUÈSE.

Je suis un peu distraite. Je voudrais voir revenir Francine. Avec une tête aussi folle que celle-là, on peut s'attendre à tout.

LE MARQUIS

Il n'y a rien à craindre, elle est sorlie avec ma fille.

TUÉRÈSE.

C'est vrai, mais j'aimerais autant qu'elle fût là. Ah!

voici M. deSymeUx! (Henrl entre au fond, à droite, tenant un carton.) D'où arrivez-vous avec ce petit carton?

ACTE TROISIÈME

rencontré, reconnu, tandis que moi, célibataire, je ne compromets personne et je rends l'incident vraisemblable. (Ouvrant lo carton et montrant los objets.) VoUà leS plèceS

de conviction.

LE MARQUIS

Et M. de Grandredon, où l'a-t-il envoyé?

A la Maison (VOr, interroger Eugène.

Henri porte le carton dans la chambre de Lucien. Stan entre. Il a entendu les derniers mots.

STAN

Et Eugène m'a dit un mot admirable; je n'ai pas perdu ma course.

THÉRÈSE

Enfin, Francine a-t-elle soupe Là?

STAN

Elle y a soupe.

THÉRÈSE

Ce garçon a vu son visage?

STAN

Non, elle ne s'est pas démasquée et elle ne disait pas un mot pendant qu'il servait; mais la taille, la tournure, le bouquet de roses, tout est conforme au récit de madame de Riverolles, récit (que Lucien nous a lu) à Henri et à moi dans tous ses détails, plutôt deux fois qu'une. Tout ce que sait Eugène, c'est que cette dame a très peu mangé, quelques bûtres, un peu de raisin, et elle a bu un demi-verre de vin de champagne. Quand l'inconnu a voulu payer l'addition, la chose était déjà faite. C'est là

LOS FRA[^]CILLON.

qu'est le mot d'Eugène. — Je lui dis: «Alors, si cette dame a payé l'addition, c'est une femme du monde. » Il m'a répondu : «

Ah! Monsieur, ça ne prouve plus rien maintenant. Les autres se sont mises aussi à payer. »

LE MARQUIS.

Et le monsieur?

STAN

Eugène ne l'a jamais vu auparavant, et il a une mémoire remarquable des figures. Ce n'est pas un homme de notre monde, m'a-t-il dit.

THÉRÈSE

Jeune?

STAN

Jeune. Trente ans au plus.

THÉRÈSE

Blond ou brun?

STAN.

Brun, assez grand, l'air distingué; beau garçon, pas de décorations.

LE MARQUIS

Il sera plus facile à retrouver alors.

Et cet Eugène ne soupçonne pas le nom de la dame?

Il ne s'en doute pas. C'est pourquoi j'ai tenu à ce que Lucien me chargeât de la mission. Lui, se serait trahi. Il est agité. Pour un homme agité, c'est un homme agité, quoiqu'il le cache le plus possible.

ACTE TROISIÈME

LE MARQUIS

Le monsieur a-t-il bien mangé?

SX AN.

Il a mangé de tout, dit Eugène.

LE MARQUIS

C'est un parent.

THÉRÈSE

El comment sont-ils partis ?

STAN

Il l'a accompagnée jusqu'à une voiture de place qui stationnait derrière la seule voiture de maître qui se trouvait là, celle de Rosalie, sans doute; il lui a dit quelques mots par-dessus la portière; alors elle a retiré son gant, elle lui a tendu sa main qu'il a baisée le plus respectueusement du monde et elle lui a donné son bouquet de roses. Il s'est éloigné à pied et elle est restée dans la voiture, attendant que celle qui était devant s'éloignât. Elle a dit alors quelques mots au cocher qui a suivi.

THÉRÈSE

Qui vous a raconté tout cela?

STAN

Le chasseur qui fait le service des voilures. Il voit tout, il se rappelle tout, et il raconte tout.

LE MARQUIS

Maintenant, je suis d'avis que lorsque Francine va rentrer, nous paraissions tous ignorer cette histoire. Lucien ne nous a rien dit. C'est madame Smith seule qui interviendra, quand elle le jugera convenable.

108 1 "RANCILLON.

ST.VN

T II !•: Il i: S E .

Francine entre.

C'est entendu.

C'est dit.

La voici!

Excusez-moi, mon cher beau-père, de ne pas m'être trouvée là quand vous êtes venu, mais j'avais promis à Annette de l'accompagner au patinage. Les journées de glace comme celles-ci sont rares; je voulais tenir ma parole et causer avec elle. Et puis j'avais

quelques emplettes à faire; maintenant, c'est avec vous que j'ai besoin de causer pendant qu'elle n'est pas là et de choses sérieuses... (a xiicrùsc en l'embiissani.) iu vas bien?

THÉRÈSE

Et loi?...

A merveille!

FRANGINE

THÉRÈSE

Moi aussi, j'aurais besoin de causer avec toi, quand tu auras fini avec le marquis.

FRANGINE

Et que j'aurai essayé mes robes. La couturière m'attend avec Annette.

Quaml tu voudras : jere^te ici.

FRANGINE, (Imniant mu- poii,'née de main à Ilcnii.

Bonjour, mon cher monsieur de Symeux. (a Stanislas.) Je

ACTE TROISIÈME

ne sais si je dois vous donner la main à vous: vous avez bien peu d'amitié pour moi.

STAMSLAS.

Peut-on dire cela, peut-on dire cela! (lîiiciui donne la main.)

FRANGINE

Enfin, comme je ne vous verrai plus souvent, maintenant, je vous pardonne.

STANISLAS

Où allez-vous donc?

FRANGINE

Je pars.

STANISLAS

Pour?

FRANGINE

Pour Nice.

Quand?

Ce soir.

Seule?

FRANGINE

STANISLAS

FRANGINE

Seule. (eUc le quitte pour aller au marquis.) MoU clIPr IjCaU-

père, je veux vous parler, avant de partir, d'une personne que j'aime comme si elle était ma sœur, — de votre fille. J'ai profité de son séjour ici pour la bien étudier. C'est une enfant très simple, très raisonnable, très réfléchie, quelquefois un peu triste, toujours sérieuse, et qui ne rêve

pas sur la vie plus qu'il ne faut. Nous vivons dans un monde un peu tapageur, surtout depuis quelques années; elle a peur de ce monde dont elle n'est que de nom et de naissance, et cependant elle ne peut ni ne doit en sortir. Bref, je ne vous étonnerai pas en vous apprenant qu'au milieu de tous les hommes plus ou moins jeunes, plus ou moins séduisants, plus ou moins frivoles qui nous entourent, ses pensées se sont portées sur le moins jeune, mais aussi sur le moins léger, sur celui qui pouvait le moins prévoir une pareille dislinclion et qui n'a rien fait pour la provoquer. 11 a plus de quarante ans et il a les cheveux presque gris.

LE MARQUIS

Et c'est?...

FrxANCKNE.

C'est M. de Symeux.

Elle vous a fait part de ses sentiments?

FRANGINE

Non ; elle n'est pas fille à les révéler à qui que ce soit, avant de vous en avoir parlé, à vous; elle vous respecte trop pour cela; mais elle m'a parlé souvent de M. de Symeux et tout à l'heure encore, en termes tels, qu'il n'y a pas de doute pour moi. Je ne dirai

pas qu'elle l'aime, ce mot a servi à tant de choses banales, étranges ou honteuses, qu'on ne sait plus si on peut l'employer, mais elle ne voit certainement que lui dont elle consentirait à être la femme, avec qui elle accepterait de passer

ACTE TROISIÈME

toute sa vie. Voilà dans quel état moral je vous rends votre fille, après mes deux mois de tutelle.

LE MARQUIS

Vous partez décidément?

M^{lle} ANGÈLE

Oui. Il fait trop froid à Paris.

LE MARQUIS

Lucien part avec vous?

M^{lle} ANGÈLE

Je ne pense pas.

LE MARQUIS

Voulez-vous que je vous accompagne?

M^{lle} ANGÈLE

Je vous remercie. Il ne m'arrivera rien. J'ai ma femme de chambre.

Vous emmenez votre fils?

FRANGINE. -

Non. Le voyage le fatiguerait trop. Je le laisse à Annette.

LE MARQUIS

Et voilà tout?

FRANGINE

Et voilà tout. Est-ce que vous avez, vous, quelque chose à me communiquer?

LE MARQUIS

Non, rien.

112 FFIANCILLON.

ELIS A, à Francine.

La couturière est aux ordres de madame la comtesse.

Elle sort.

FRANCINE

C'est bien. J'y vais.

Elle sort.

TIKRKSE , .111 manius.

Eh bien, que vous a-t-elle dit?

LE MARQUIS

Elle m'a parlé d'Annette.

Et d'elle-même?

LE MARQUIS

Pas un mot.

THÉRÈSE

Et vous ne l'avez pas interrogée ?

LE MARQUIS

J'ai été au moment de le l'aire, malgré nos conventions, et je me suis arrêté.

THÉRÈSE

Pourquoi?

LE MARQUIS

Je n'ai pas osé.

THÉRÈSE

Tant vous avez peur de la trouver coupable !

LE MARQUIS

Tant je la trouve simple et calme à la surface, tant je la crois blessée profondément. Il n'y a pas là une personne ordinaire.

Quelle que soit la main qui a fait cette

ACTE TROISIÈME

blessure, je ne saurais y toucher, pas plus qu'aucun des hommes qui sont ici. Il y faut décidément la délicatesse d'une femme.

Lucien rentre.

THÉRÈSE

Je lui ai dit que j'avais aussi à causer avec elle et je l'attends.

Pendant les derniers mots de Thérèse, Lucien est entré et a causé avec Stanislas qui attendait auprès de la cheminée.

THÉRÈSE

M. de Riverolles est là.

LE MARQUIS

Il revient probablement de faire quelque bêtise.

Ils s'éloignent en causant.

STANISLAS, à Lucien.

Voilà, mon cher, le résultat de mon ambassade. Et toi, où es-tu allé pendant ce temps-là?

LUCIEN

Je suis allé au patinage sans m'y montrer. J'ai regardé de loin. Je voulais voir si madame de Riverolles s'y rencontrerait avec des gens que je ne connusse pas.

STANISLAS

Elle accompagnait ta sœur; tu pouvais être bien siir...

LUCIEN

De quoi est-on sûr? Elle a patiné avec Annelte comme si de rien n'était; elle ne s'est entretenue qu'avec nos amis communs et elles sont revenues tranquillement. Je les suivais à distance.

ill FRAiNCILLON.

STANISLAS

Et maintenant, comment le sens-tu ?

U lui prend hi iii:iin.

Comment je me sens ! Qu'est-ce que ^-a veut dire ? STANIS-LA s.

Oui, je te demande ce que lu éprouves. As-tu toujours envie d'égorger ce monsieur? Te sens-tu encore des velléités de tordre le cou à ta femme, qui n'a jamais été si jolie, ni paru si tranquille qu'aujourd'hui. Vas-tu tout oublier et l'aimer de plus belle? Ça se voit quelquefois et ça simplifie tout. Crains-tu, au contraire, d'en mourir de chagrin peu à peu, ou crois-tu que tu t'y feras à la longue? Les romanciers et les moralistes ergotent à qui mieux mieux là-dessus, mais ce n'est le plus souvent que subjectif, littéraire et conventionnel. Je voudrais être renseigné par quelqu'un qui soit de la partie.

LUCIEN

Quand tu auras fini de te moquer de moi.

STANISLAS

Mais je ne me moque pas du tout de toi. Si tu ne peux pas me répondre tout de suite, si tu as besoin d'un peu de recueillement et de méditation, nous remettrons ta réponse à plus tard. J'ai le temps; ne te fatigue pas; mais j'y tiens.

LUCIEN

Tu finirais par me faire rire, et Dieu sait que je n'en ai pas envie.

ACTE TROISIÈME

STANISLAS.

Tu n'as pas envie de rire; voilà déjà une bonne observation à noter. Après?

LUCIEN

Après, après? Sincèrement, je ne sais pas moi-même où j'en suis. Mon père a des idées si étranges ! Et d'un autre côté, c'est un si honnête homme ! Évidemment je suis résolu à rompre avec Francine. Demeurer avec une femme qui vous a jeté un pareil récit à la figure, c'est impossible. Mets-toi à ma place !

STANISLAS.

Non, merci, n'y compte pas de sitôt.

LUCIEN

Tantôt je me dis, moi qui connais le caractère de Francine : Elle en est bien capable! Tantôt je me dis : C'est impossible!

STANISLAS

Tan tôt tu te dis: «C'est ceci.» — Tantôt tu te dis : «C'est cela. >; C'est ce qu'on appelle être ahuri. Tu es ahuri, voilà!

LUCIEN

Voilà!

STANISLAS

Mais ce n'est pas une situation durable; on ne peut pas être éternellement ahuri. Tâchons de mettre de l'ordre là-dedans. L'aimes-tu encore, ta femme?

LUCIEN

Oh! ça, non, par exemple, là-dessus je suis fixé!

STANISLAS

LUCIEN

Pour longtemps? Pour toujours.

STANISLAS

Va pour toujours... L'aiinai-tu avant?

LUCIEN

STANISLAS

Avant quoi?

Avant l'accident.

LUCIEN

Tu y crois, n'est-ce pas?

STANISLAS

Si tu veux, si lu m'assures que c'est vrai, j'y croirai, naturellement. Ce n'est pas tellement rare. Enfin, que ce soit ou que ce ne soit pas, l'aimais-tu avant?

LUCIEN

Évidemment, je l'aimais.

STANISLAS

Ne rougis pas; si tu l'aimais, dis-le.

LUCIEN

Eh bien, oui, je l'aimais.

STANISLAS

Pourquoi allais-tu chez Rosalie, alors ?

LUCIEN

C'est toi qui me fais une pareille question! Tu vas prêcher à présent! Quand mon père me dit de ces choseslà devant madame Smith, je ne peux rien lui répondre,

ACTE TROISIÈME

c'est bien certain; mais toi! Pourquoi j'allais chez Rosalie? D'abord, je n'allais pas chez Rosalie, j'y retournais. Ah! si j'avais été chez une femme nouvelle! Mais Rosalie ça ne compte pas! 11 n'y a qu'à supposer que j'y suis allé quelques fois de plus avant mon mariage.

STANISLAS

C'est du report; parfaitement. Mais, hier, puisque ta femme voulait te garder, tu n'avais pas d'excuse; pourquoi t'obstinais-tu à aller retrouver Rosalie au bal de l'Opéra. Il n'y a qu'un homme marié on un provincial qui puisse avoir une idée pareille! J'y pense, ce doit être un homme de province.

LUCIE

Qui?

STANISLAS

L'invité de ta femme. Et s'il est reparti pour la province, qu'est-ce que ça le fait?

LUCIEN

Es-tu sérieux, oui ou non?

STANISLAS, sci-iciix.

Très sérieux !

LUC IEN.

Il est évident que si j'avais pu prévoir ce (lui est arrivé, mais, outre que je ne voulais pas me mettre à céder à tous les caprices de Francine, j'avais absolument promis à Rosalie. Elle voulait me consulter.

Tu es de si bon conseil ? Sur quoi ?

LUCIEN

C'est tout ce qu'il y a de plus cocasse.

STANISLAS

Si nous entrons dans le cocasse, restons-y, hein ! veuxtu?

LUCIEN

Tu me promets de garder pour toi ce que je vais te dire et de n'en pas parler au club?

STANISLAS

Je te le promets, un secret de Rosalie ! ça se garde, c'est rare.

LUCIEN

Elle va se marier.

STANISLAS, indifférent.

Ah!

LUCIEN

Ça t'étonne ?

STANISLAS

Non. Rien ne m'étonne. Et qui épouse-t-elle?

LUCIEN

Devine...

Je le connais?

LUCIEN

Parfaitement.

STANISLAS

J'ai de jolies connaissances. Va, va, je ne cherche pas.

LUCIEN

Carillac.

ACTE TROISIÈME

STANISLAS

Il aimait trop la camomille; ça devait mal finir. Et comment va s'cst-il déclaré?

LUCIEN

Il en est fou, mon cher, il en est fou!

STANISLAS

Ce n'est pas une raison pour l'épouser. Nous en avons tous été fous.

LUCIEN

Elle lui résistait.

STANISLAS

Drûle de fille ! Par amour pour toi ?

LUCIEN

Je ne crois pas.

Une idée alors! une anomalie, un instinct. Elle flairait le mariage. Alors elle t'a demandé ton avis?

LUCIEN

Psaturellement.

STANISLAS

C'est gentil, ça. Carillac aurait dû te le demander aussi, de son côté.

LUCIEN

Elle m'a montré ses lettres; nous avons passé presque tout notre souper à les lire.

STANISLAS

Presque... Ça devait te monter la télé de penser que tu soupais avec une fiancée, heureux coquin? Et elle te

Û F H A N C I L L O N

faisait venir à l'Opéra et à la Maison d'Or pour te lire les

lettres de Carillac! Elle ne pouvait pas te les lire chez elle?

LUCIEN

Elle ne reçoit plus un homme, mon cher, depuis six semaines!
Pas même moi !

STANISLAS

Elle est en retraite ?

LUCIEN

Elle n'admet que lui et pas plus tard qu'onze heures ! comme hier, mais elle tenait à me consulter. Elle a quatre-vingts honnes mille livres de rentes.

Sans compter les diamants. Crois-tu qu'elle les reprendra à sa mère ?

LUCIEN

Alors, elle voulait savoir si Carillac...

STANISLAS

Etait aussi riche qu'elle?

LUCIEN

D'ahord, et s'il est honorable.

STANISLAS

C'est elles maintenant qui prennent des renseignements sur nous pour voir si elles doivent nous épouser. Parfait! Et tu lui as garanti la fortune et l'honorabilité de Carillac.

LUCIEN

Je lui ai promis de la renseigner. Nous avons le même notaire, Carillac et moi.

ACTE TU 01 SI ÈME

STANISLAS

En causant avec maître G.indonnot de tes affaires à toi, tu pourras t'occuper de ses affaires à elle. Tu ferais même mieux de ne l'occuper que de ses affaires à elle.

LUCIEN

Mais tu comprends pourquoi je n'ai pas convoqué Carillac, ce matin.

Parfaitement. Et à quand le mariage?

LUCIEN

Après les délais pour les sommations. La mère de Carillac refuse son consentement.

STANISLAS

Je te crois. Tu es témoin?

LUCIEN

Es-tu fou? Mais elle a eu l'aplomb de me le demander. Je lui ai dit que je partais. C'était un prétexte qui est devenu une réalité.

STANISLAS

Tu pars?

LUCIEN

Qu'est-ce que tu veux que je fasse à Paris, maintenant?

STANISLAS

Et où vas-tu?

LUCIEN

A Rome. Croirais-tu que je n'ai jamais vu Rome?

STANISLAS

C'est curieux; moi non plus, du reste.

Il y a FRANCILLON.

LUCIEN

J'y vais surtout pour voir le cardinal Ilortilio. C'est lui qui m'a fait faire ma première communiion. Je lui demanderai s'il n'y a pas moyen de faire annuler mon mariage. Ils ont des moyens à Rome. Autant que Francine et moi nous redevenions libres. Au fond, je crois que je n'étais pas fait pour le mariage. Une fois en

règle avec l'Église, si Francine vent divorcer, nous divorcerons. Les gens comme il faut commencent à s'y mettre. Tu ne trouves pas riiistoire des plus comiques?

STANISLAS

Quelle histoire? la tienne?

LUCIEN

Non, celle de Rosalie.

STANISLAS

Tout ce qu'il y a de plus comique. Toi aussi, tu es comi(iue ; moi aussi, je suis comique! Nous sommes tous comiques. Mais le diable m'emporte si je sais comment ça finira d'être aussi comique que nous le sommes! Tu me disais tout k l'heure : « Mets-toi à ma place. » Eii bien, je m'y mets. Si j'étais à. ta place, je partirais pour Rome, puisque tu as envie d'y aller, et par le même train que ta femme qui part justement pour Nice et qui, avant d'arriver à Bercy, trouverait bien le moyen de te prouver qu'il n'y a rien de vrai dans l'histoire de cette nuit. Si elle la maintenait, si ce quelle a raconté était vrai, je continuerais tout de même mon •chemin, toujours en sa compagnie. Si tu ne veux pas

ACTE TROISIÈME. li

suivre mon conseil, tire à pile ou face ce que tu dois faire ; tu auras au moins une chance sur deux de prendre le bon parti. Quand nous ne savons plus nous conduire, demandons au hasard de

nous mener. Pour moi, je ne suis plus bien sûr, depuis quelque temps, que la terre ne tourne pas à l'envers et (que nous n'avons pas tous les pieds en l'air et la tête en bas. Il y a des moments, quand je l'éviens du cercle, la nuit surtout, où je me demande d'abord pourquoi j'y suis allé, et ensuite pourquoi j'en reviens, pourquoi au lieu de rentrer chez moi, dans ma peluche bleue et mes faux objets d'art, je ne vais pas jusqu'au pont faire un plongeon dans la Seine. C'est là que j'aurais la tête en bas et les pieds en l'air; mais au moins ce serait pour la dernière fois. Cela vaudrait toujours mieux que d'épouser comme toi une honnête fille, pour la trahir et l'amener au désespoir ou à l'avilissement, ou de ne pas avoir d'autre idéal dans la vie comme Carillac que d'apporter à une coquine, sur un plat d'or, sa fortune, son honneur et son nom. Peut-être faut-il l'envier? Il croit encore à quelque chose. Il croit qu'elle se repent et il croit qu'il aime. Peut-être finirai-je plus mal que lui. Rions donc, mon vieux. Hélas! nous ne pourrions bientôt plus rire, et nous ne saurons pas

pleurer. Triste! triste!... (voyant Annette et le marquis entrer dans la serre en causant.) TicUS, Voilà ta SŒUR ; Voilà la JOU-

nesse; voilà le printemps; voilà la vérité !

LUCIP]N.

Pourquoi n'as-tu jamais eu l'idée d'épouser Annette?

STANISLAS

Parce qu'elle n'aurait jamais eu l'idée de m'épouser, elle, et qu'elle aurait eu bien raison de ne pas avoir cette idée. Sais-tu de quoi elle cause avec ton père?

LUCIEN

Comment veux-tu que je le sache?

STANISLAS

Ne le lui demande pas, elle ne t'en dirait rien. Décidément, tu n'es pas un grand observateur. Embrasse-la, ça t'apprendra peut-être quelque chose.

Stanislas va à Annette qui vient au-devant de lui. LUCIEN, l'embrassant.

Tu vas bien, petite sœur?

ANNETTE

Mais oui, très bien.

STANISLAS

Bonjour, Mademoiselle !

Elle lui tend la main.

ANNETTE

Bonjour, Monsieur !

STANISLAS

Soyez tranquille. Mademoiselle, nous nous relirons, puisque nous ne pouvons être qu'inconvenants ou ennuyeux, ce qui est vrai... (à Lucien.) Viens fumer un cigare en attendant ton notaire, quoique ils soient bien mauvais, tes cigares. 11 n'y a même plus de bons cigares.

Il sort.

SCÈNE II

LE MARQUIS, ANNETTÈ, puis HENRI DE SYMEUX et FRANGINE.

LE MARQUIS

Alors, tu as bien réfléchi ?

Oui. J'étais toute troublée, parce que Franciie m'a dit tout à coup et tout haut, ce matin, devant M. de Symeux : « N'épouse pas plus celui-là que les autres. Tous les hommes sont menteurs et lâches ! » J'ai cru qu'elle perdait la raison. Voyez-vous ma figure, mon cher papa, devant M. de Symeux, apprenant de cette façon mes dispositions à son égard, que je ne lui avais jamais laissé soupçonner en rien, je vous prie de le croire. Je ne savais quelle contenance prendre. Pendant notre promenade, j'ai demandé à Francine de s'expliquer et ça a été tout le contraire. Elle n'a pas tari d'éloges sur le compte de M. Henri. Elle avait du chagrin ce matin, c'était visible; ça lui arrive quelquefois maintenant, et c'est une des choses qui me cœ�lirment dans le projet dont je vous fais part; car ces chagrins-là, je voudrais bien ne pas les avoir un jour, bien que je ne les mérite pas plus (ju'elle.

120 l'RANGLLLON.

LE MARQUIS

M. de Symeux a quaraiile ans.

AXNETTK.

Quarante-deux; mais l'âge, qu'est-ce que ça fait! Ce n'est pas là qu'est la différence; elle est dans les goûts et dans les caractères. Si j'ai les mêmes goûts que M. de Symeux, je suis aussi vieille que lui; si nous avons le même caractère, il est aussi jeune que moi. Vingt ans ! Qu'est-ce que c'est que ça? Je l'aurai bien vite rattrapé ! Il est dans la nature qu'il meure longtemps avant moi et me laisse seule : voilà ce qu'on peut me dire. La preuve? Vous êtes encore là, mon cher père, heureusement, et maman est morte! Oui, j'ai bien réfléchi, j'ai bien comparé, je ne vois que lui. Tous les jeunes gens que je connais me paraissent encore plus vieux. Mon frère est un beau garçon, il est jeune, je l'aime bien, je ne l'épouserai pas; vous, je vous épouserai.

Ah ! les sacrées femmes, il n'y en a pas une qui ressemble à une autre.

AXNETTE.

Qu'est-ce que vous dites, papa ?

LE MARQUIS

Ilien.

Je ne vous fais pas de peine?

ACTE TROISIÈME

LE MARQUIS

Tu es un ange.

AN NETTE

Dites-le lui sans faii'e semblant de rien. Du reste, vous savez que c'est un conseil que je vous demande et que je ne ferai que ce que vous voudrez.

LE MARQUIS

Et Francine, pendant votre promenade, ne t'a pas parlé d'autre chose?

ANNETTE

Non.

LE MARQUIS

Comment était-elle?

ANNETTE

Elle regardait toujours du même côté àtraversla glace de la voiture, mais on voyait qu'elle avait pleuré.

LE MARQUIS

Il fallait lui demander pourquoi elle avait pleuré.

ANNETTE

Oh! papa ! Vous ne savez pas qu'on peut demander à une femme pourquoi elle pleure, mais qu'il ne faut jamais lui demander pourquoi elle a pleuré, elle ne se le rappelle plus. Tâchez de savoir de M. de Symeux ce qu'il pense de moi.

LE MARQUIS

Et s'il ne veut pas de toi? S'il trouve qu'un homme de quarante ans, de quarante-deux ans, ne peut plus, ne doit plus se marier avec une jeune fille.

A>f NETTE.

Alors, j'en chercherai un de soixante.

HENRI, à Annette.

Je viens de voir ma mère, tout à l'heure, Mademoiselle, je lui ai fait part du désir que vous aviez de la connaître. Elle ne veut pas attendre votre visite, elle viendra voir madame de Riverolles, et vous remercier de la recette japonaise.

LE MARQUIS

Mais Francine part ce soir et d'ailleurs je ne veux pas que madame votre mère se dérange, vous allez me présenter à elle tout de suite, et je vais lui mener Annette. (a Annette.) Va le préparer.

ANNETTE

Je suis prête dans cinq minutes, (a Francine qui entre.) Tu pars ce soir? Pourquoi?

FRANCINE

Je vais voir ma mère.

ANNETTE

Et bébé?

FRANCINE

Je te le laisse.

ANNETTE, rembrassant.

Oh! que tu es gentille! (a Henri.) A propos, Monsieur, mes pauvres vous remercient bien. Ils m'ont promis de prier pour que Dieu vous accorde tout ce que vous désirez.

HENRI

Mais ils ne savent pas ce que je désire.

ACTE TROISIÈME

ANNETTE

Dieu doit le savoir.

Elle s'éloigne en causant avec Francine. HENRI, regardant Annette s'éloigner.

Ce serait insensé ! n'y pensons plus.

LE MARQUIS, à Francine

Je viens de causer avec Annette. Vous aviez raison, (a Henri). Monsieur de Symeux, vous êtes chasseur?

HENRI

Certainement.

Voulez-vous venir faire une battue à RiveroUes?

HENRI

Avec plaisir.

LE marquis.

Nous pourrions partir demain.

Ils sortent. Thérèse est entrée en scène, sortant de chez Lucien.

FRANCINE, THÉRÈSE

FRANCINE

Eh bien!... qu'est-ce que tu as à me dire?

THÉRÈSE

Regarde-moi en face.

FRANCINE, la rc<,'ard,inl.

Voilà.

THÉRÈSE

Tu as l'air content?

FRANCINE

Je suis contente en effet.

THÉRÈSE

Parce que?

Parce que je viens d'essayer des robes qui me vont bien.

THÉRÈSE

Quand finira ta comédie?

FRANGINE

Quelle comédie?

THÉRÈSE

Celle que tu joues depuis ce matin.

FRANGINE

Je ne comprends pas.

THÉRÈSE

Ton mari nous a tout raconté.

FRANGINE

C'était facile à prévoir du moment où il faisait prévenir son père et M. de Grandredoi!

THÉRÈSE

Personne de nous ne croit un mot de ton récit.

FRANGINE

Excepté M. de Riverolles.

ACTE TROISIÈME

THÉRÈSE

Peut-être.

C'est tout ce qu'il faut. Alors pourquoi vous a-t-il raconté cette histoire?

THÉRÈSE

Il voulait un conseil.

FRANGINE

Eh bien, que lui avez-vous conseillé?

THÉRÈSE

Son père, tes amis, moi en tête, t'avons déclarée incapable d'une pareille infamie!

FRANGINE

Infamie, quand c'est nous; bagatelle, quand c'est eux.

THÉRÈSE

Je me rappelais ce que tu me disais ici, à cette même place, hier.

FRANGINE

Dans ce temps-là! comme dit mon mari! Mais tu devais te rappeler aussi que je te disais que si jamais j'étais sûre de son infidé-

lité, je trouverais le moyen de n'être pas longtemps au partage. Eh bien, j'ai trouvé le moyen et je m'en suis servie.

THÉRÈSE

Je viens de causer avec M. de Riverolles; je l'ai décidé à avoir une explication avec toi.

FRANGINE

Celle que nous avons eue ne lui suffit pas. Elle était pourtant claire. ■ "

THÉRÈSE

Tu refuses?

FRANGINE

Je refuse. Je n'ai plus rien à lui dire.

THÉRÈSE

Alors, le cas étant prévu, il me charge de te faire connaître ses résolutions.

FRANGINE

Tu m'effraies.

THÉRÈSE

Oh! je t'en prie, ne plaisante pas; tu n'en as pas plus envie que moi. La pudeur, la dignité, le respect de soimême, l'estime des honnêtes gens, des enfants, ne sont pas choses avec lesquelles on plaisante. J'ai obtenu enfui de M. de PiiveroUes qu'une simple

dénégation de ta part aux affirmations de ce matin lui suffirait. Si tu lui jures seulement que tu ne lui as raconté cette histoire que pour te venger un moment de ce qu'il t'avait fait et l'alarmer, il est prêt à te tendre la main.

FRANGINE

Quelle bonté ! Il me pardonnera ses torts, si moi je n'en ai pas eu; il m'a crue quand je me suis déclarée coupable, il me croira aussi bien quand je me déclarerai innocente! Ce sont des habitudes qu'il a été forcé de prendre avec mes devancières.

THÉRÈSE

Ta réponse?

Je refuse ! Voyons ses résolutions maintenant?

ACTE TROISIÈME. I^J

THÉRÈSE

Il y aura séparation.

FRANGINE

Séparation à l'amiable ou judiciaire?

THÉRÈSE

Il te laisse le choix.

FRANGINE

Judiciaire, c'est plus net.

THÉRÈSE

Soit; mais en tous cas, il n'accusera que lui; il metira tous les torts de son côté !

FRANGINE

Pourquoi?

THÉRÈSE

Il fait cela pour le monde, pour son nom, pour le tien.

FRANGINE

Je refuse. Nous nous séparons pour des fautes réciproques; nous ferons connaître ces fautes au tribunal qui nous jugera.

Et ton fils, qui ne doit pas rougir un jour de toi.

FRANGINE

Ne me dis pas de lieux communs ! Nous n'en sommes plus là ! J'ai donné plus de trois cents nuits à mon fils. Pendant plus de trois cents nuits, je l'ai tenu dans mes bras; après l'avoir fait de ma chair, je l'ai nourri de mon sang. C'est le premier grief que M. de Rive-

rolles ait à me reprocher; hier encore c'était le seul. Il pourra le faire valoir devant les juges. Amoureuse, lâchement amoureuse, j'ai demandé au père de mon enfant quelques heures de sa vie ; il me les a refusées parce qu'il les avait justement promises à une autre. J'implore, il raille; je pleure, il rit ; je menace, il ré-

pond : « Va te reposer, tu as la fièvre! » Et il part. Il fallait aller me coucher tout hoiinemeni, en effel, prier en silence, me résigner, attendre patiemment qu'au petit jour l'autre me le rendît. Eh bien, non, et j'ai fait comme lui. Pourquoi ne m'adore-t-il pas, maintenant que je suis aussi méprisable que toutes celles qu'il aime.

THÉRÈSE

En se déclarant seul coupable, ton mari expie daoord publiquement une partie de sa faute, et il t'autorise à garder ton fils avec toi.

FUANCINE.

A quoi bon ? Je ne me sens plus la force de lutter contre les instincts et les hérédités d'une race et d'empêcher le fils de tenir du père. Riche, gentilhomme, oisif, dispensé et d'ailleurs incapable de tout travail, bon pour les roturiers, à vingt ans, mon fils aura déjà été l'amant des courtisanes les plus renommées de Paris, peut-être filles de celles qu'aura aimées son père; à trente ans, il épousera une vierge pour voir ce que c'est; et quand il l'aura vu, il la rejettera en disant : « Pareille aux autres ! » Mon fils! mon fils! Hélas, ce sera un homme. Il faudra qu'il méprise les honnêtes femmes, autantqu'il ait commencé par sa mère. Ça ira plus vite.

ACTE TROISIÈME

THÉRÈSE

Tu deviens folle !

FRANGINE

Je n'ai jamais eu plus de sang-froid.

THÉRÈSE

Mais tu souffres?

FRANGINE

Evidemment, j'ai beaucoup souffert. C'est fini. Continue. Quelles sont les autres décisions de mon mari?

T H É J R È s E .

li attend son notaire.

FRANGINE, riant.

Ah! ah!...

THÉRÈSE

Cela le fait rire?

FRANGINE

Oui, dans une question comme celle qui nous occupe, question d'honneur, de vie, de mort peut-être, ce mot : « le notaire », fait un drôle d'effet. Je ne voyais pas de « notaire » dans tout cela. Tu ne trouves pas que c; le notaire » est de trop. Enfin, va pour « le notaire. » Qu'est-ce « que le notaire » va avoir à faire là-dedans?

THÉRÈSE

Il va avoir à établir exactement l'état de vos deux fortunes, avec ton notaire à toi, car M. de Riverolles veut d'abord et avant tout te restituer intégralement tout ton bien...

FRANGINE

Que c'est noble ! que c'est grand ! lî est vrai que c'est tout ce qu'il peut me rendre désormais.

THÉRÈSE

Ensuite la procédure suivra son cours dans le sens qui te conviendra.

FRANGINE

Très bien !

THÉRÈSE

Tu n'as plus rien à me dire ?

FRANGINE

Rien du tout.

THÉRÈSE

Alors c'est fini. Plus d'bonne femme, plus d'épouse, plus de mère !

FRANGINE

Plus rien ; il a tout tué. Le moyen que j'ai trouvé et dont je ne conteste pas la bassesse n'a qu'un avantage, mais il l'a, c'est de ne pas permettre la discussion, c'est d'être infaillible, irrémédiable,

de me délivrer en vingtquatre heures et pour toujours d'un mari que je hais. Ce moyen tranche comme un couperet de guillotine; il jette mon corps d'un côté, mon âme de l'autre. Tu m'as vue rire tout à l'heure devant un certain mot, dans une situation qui n'a pourtant rien de risible, pour toi du moins. Sais-tu pourquoi j'ai ri? Je vais te le dire. J'adorais mon mari moralement, physiquement, complètement.

ACTE TROISIÈME

J'étais aussi prête à toutes ses fantaisies que résolue à tous mes devoirs. Il était un dieu pour moi. Seulement, j'aimais dans un monde où l'on avait oublié de me prévenir qu'on n'aime pas; de sorte que j'ai pris au tragique une situation qui m'apparaît tout à coup comme grotesque, et voilà mon héros d'hier qui me donne envie de rire aujourd'hui. Tu comprends bien qu'une femme comme moi ne se jette pas brutalement, de toutes les données et de toutes les traditions de son éducation et de son origine en pleine boue et en pleine fange, sans avoir une raison et un but. En entendant un récit comme celui que je lui ai fait, un homme qui a aimé, qui aime encore un peu la femme, n'a que deux partis à prendre : ou achever la misérable d'un coup, ou la relever d'un mot. Je me disais : Quand il va entendre ça, il va me tuer, bien sûr. Lorsqu'il a levé les poings sur moi en criant : «Malheureuse! »jeme suis dit : « Jevaigmourir,ennn! »Je lui ai même crié, comme pour l'encourager: « Mais tuezmoi donc! Je ne demande que ça! » Ah! bien oui! il ne m'a pas touchée. Un homme comme il faut ne frappe pas sa femme, il la tue encore moins. Il ne coulerait pourtant pas de sang ; les hommes sont en étoupe et les

femmes sont en chiflon. Il m'a demandé le nom de mon complice, comme si on lisait le nom et l'adresse du coutelier sur le couteau qu'en se plonge dans la poitrine! Rentrée, selon son ordre, dans mon appartement, j'a attendu, assez naïve, assez candide encore pour espérer qu'il allait venir m'y rejoindre et me faire une scène quelconque, se terminant par ces mots : « Je t'aime, je te

pardonne! » et toutes les fièvres et tous les délires des jalousies et des pardons :

Va, je cède éperdu...

comme dans la Favorite. Il n'est pas venu, il prenait des renseignements auprès des valets; il cherchait des preuves chez le costumier ; il me guettait au patinage, se croyant bien caché; il demandait conseil à son père et à ses amis, conseil qu'il ne suivait même pas! Ni Othello, ni Fernand! Sganarelle! C'est à se tordre, comme nous disions encore hier! — il y a cent mille ans...

THÉRÈSE

Tout ce que tu voudras; il t'a trahie; il n'a pas de cœur; il ne te comprend pas ; il ne te comprendra peut-être jamais ; déteste-le, méprise-le, plains-le !... mais garde-le. C'est le mari, c'est le père de l'enfant. C'est cekii dont nous ne pouvons jamais nous passer, tant qu'il vit, tant qu'il n'a pas fait une hassenne ou une lâcheté piih!i(|ue. Garde-le ! garde-le ! Il ne sera pas dé.shonoré pour avoir eu une maîtresse, tu le seras à tout jamais pour avoir laissé croire que tu as eu un amant. Pas un homme n'est digne que nous nous dégradions pour lui, pas même que nous le lui fassions croire ! Accepte tout, consens à tout, mais que le monde continue à le saluer comme une honnête femme! Garde-le!

FRANCISE

Soit... Personne n'écoule ?

THÉRÈSE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

ACTE TROISIÈME

FRANGINE

Tu étais sûre de mon innocence, convaincue que tu me la ferais avouer; tu as peut-être aposté mon mari et mes amis derrière ces portes enleurdisant : « elle nese doutera de rien; à moi, elle dira tout; elle se disculpera malgré elle ; vous paraîtrez alors subitement et tout le monde s'embrassera. »

Il n'y a personne ; regarde.

FRANGINE

Tant mieux; ce petit piège à prendre un enfant m'aurait humiliée. Eh bien ! puisque nous sommes seules, que nous pouvons tout nous dire, que tu m'aimes...

THÉRÈSE

Tu le sais bien.

FRANGINE

Et que, moi aussi, je t'aime, veux-tu que nous nous donnions une preuve mutuelle de notre amitié?

THÉRÈSE

Je te le demande à genoux.

FRANGINE

Soit; je vais te la donner, la première, cette preuve, en te disant la vérité que tu liens tant à savoir, (limotion de Tiiérèsc.) Qu'ost-co quo tu as?

THÉRÈSE

Dis.

FRANGINE

Tout ce que j'ai raconté à mon mari est vrai.

THÉRÈSE, dos larmes dans la voix.

Va! va...

FRANGINE

Mais puisque tu es convaincue que, pour ma famille, pour mon fils, pour le monde, il vaut mieux qu'il n'y ait ni séparation, ni scandale ; puis(|ue personne autour de nous ne veut croire à celte vérité que nous sommes seules à connaître, toi et moi; enfin, puisque, par égoïsme ou par amour-propre, M. de Riverolles se contentera d'un mot de dénégation de ma part pour me croire innocente, maintenant que tu sais tout, me conseilles-tu de dire ce mot?

TUÉRÈSE. ■

Non.

FRANGINE

Alors ne viens plus me parler de l'amilié, je n'y croirai pas plus qu'à l'amour.

THÉRÈSE

Parce qu'il y a une chose au-dessus de l'amour et de l'amitié et de tous les sentiments humains ; c'est la conscience. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard quand la tienne poussera enfin le cri qui doit te sauver.

FRANGINE

Adieu! (Au domcsUque qui passe cherchant le coralo.) QuG VoU~

lez-vous?

ACTE TROISIÈME

FRANGINE

Faites entrer ce monsieur ici, et prévenez M. le comte qui doit être clans son appartement...

Cclstin fait signe à Pinguct d'enfrer et sort par le côte opposé.
— Pinguet, voyant Thérèse et Francine, salue et se dirige vers le fond du théâtre, son chapeau d'une main, son portefeuille de

l'autre. ^ Francine, apercevant Pinguet, pousse un cri qu'il ne peut pas entendre, mais que Thérèse entend

' seule, malgré elle.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que tu as ?

FRANGINE

Rien, (a Pinguet.) Veuillez vous asseoir, Monsieur, mon mari va venir tout de suite.

PINGUET, saluant très respectueusement, mais restant debout.

Mille remerciements. Madame.

FRANGINE

Viens-tu, Thérèse ?

THÉRÈSE

Non, pas encore; j'ai un mot à dire au comte.

FRANGINE

Vraiment ! Je le lui dirai bien moi-même. (Lucien entre avec Stanislas. — A Lucien et à Thérèse, leur montrant Pinguet.) Voilà

l'homme que vous voulez connaître ! Demandez-lui la vérité. Je vous en défie ! (saluant de nouveau Pinguet et lui faisant

signe d'entrer.) Monsicur!...

Elle sort.

Ii2 FRANCILLON.

LE CLERC

Le premier clerc de maître Gandonnot; c'est moi, monsieur le comte, qui vous ai répondu tout à l'heure par le téléphone.

LUCIEN

Ah ! parfaitement.

PINGUET

Maître Gandonnot n'était pas rentré à l'heure où vous l'attendiez, j'ai cru devoir venir à sa place prendre vos ordres.

LUCIEN

Je vous en suis très obligé. Voici ce dont il s'agit.

STANISLAS, à Lucien, après avoir causé bus avec Thérèse.

Fais-moi faire connaissance avec Monsieur, je te prie.

ACTE TROISIÈME

LUCIEN

A quel propos?

STANISLAS

Va toujours ! (Bas.) Tu ne serais pas assez maître de toi !

Votre nom, monsieur !

PINGUET

Pinguet.

LUCIEN, montrant Stanislas.

Monsieur Stanislas de Grandredon.

STANISLAS, à Pinguet.

Mon excellent ami, monsieur Jean de Carillac, n'estil pas un des clients de mailre Gandonnot?

PINGUET

En effet. Monsieur.

STANISLAS

J'allais justement demander à maître Gandonnot un renseignement que vous pouvez, je crois, me donner en son lieu et place, puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer ici, sans trahir le secret professionnel.

PINGUET

Vous ne me demanderiez pas, Monsieur, un renseignement qu'il ne me serait pas permis de vous fournir.

STANISLAS

Evidemment, voici ce que c'est. Le Baron Jean de Carillac veut se marier. La personne qu'il recherche en mariage désirerait savoir si la fortune qu'il accuse est réellement de cent-vingt mille livres de rente.

PIN gui: T. Celte fortune est bien celle de monsieur de Carillac et il peut épouser aussi facilement une jeune fille pauvre qu'une jeune fille riche. (. \ Lucien.) Maintenant, monsieur le Comte, si vous voulez bien me communiquer ce que vous vouliez dire à monsieur Gandonnof, si toutefois je puis le remplacer?..

LUCIEN, embarrasse.

C'est qu'il faudrait pour cela que mon père qui est sorti en ce moment, fut rentré; il s'agit de ma sœur qui arrive à sa majorité et à qui mon père voudrait rendre bien exactement ses comptes de tutelle.

PINGUET

Je puis attendre, ou, ce qui vaudrait encore mieux, revenir plus tard.

STANISLAS, à Pinguot.

Pardon, monsieur, plus je vous regarde... n'étiez-vous pas sur la place de l'Opéra, cetle nuit, vers trois heures?

PINCUNET.

Vous m'y avez vu, monsieur?

STAXISLA S.

Nous étions, monsieur de RiveroUes et moi, au bal de l'Opéra.

PINGUET

Monsieur le comte aussi ?

T II É II i-: s E.

Oh ! ce n'est pas un mystère, la comtesse le sait.

ACTi: TROISIÈME. 145

Quand nous sommes enrés toiit-à-l'heure, il m'a bien semblé vous reconiuiitre. El (igurez-vous qu'il s'agit d'un pari que nous avons fait le comte et moi justement à propos de la dame que vous accompagniez. Voulez-vous être

le juge de notre pari? (Un siync do demi-acquiesccmont do la part

de Pin-uet. A Lucien.) Tu recounais bicH mousicur maintenant?

LUCIEN

Oui. Oui. Nous nous dispositions à aller souper quand nous vous avons vu sortir du bal de l'Opéra en compagnie d'un domino dos plus élégants. Nous avons dit : voilà deux amoureux qui vont souper aussi probablement. Allons où ils iront. Vous êtes allés à la Maison d'Or.

PIN GUE T

C'est vrai.

LUCIEN

Et, tout en vous suivant, nous faisons, sur la)ersonne que vous accompagniez, toutes sortes de réflexions et de conjectures. C'est permis, n'est-ce pas, au sujet d'une femme masquée et par une nuit de carnaval.

PINGUET

Certainement.

LUCIEN

M. de Gandredon soutenait que c'était une simple habituée du lieu où elle se trouvait. Cette supposition ne vous blesse pas?

PINGUET

Oh! pas du tout! c'est la bonne fortune la plus fréquente de ces sortes d'endroits.

LUCIEN

Et VOUS étiez en bonne fortune? (siicncc do Pinguct.) Enfin, nous avons parié, mon ami et moi, lui que c'était une femme du monde, moi que ce n'en était pas une.

STANISLAS

Il s'agit de cent louis pour les pauvres de la comtesse et de njadame Smith. Renseignez-nous donc, Monsieur, dites-nous donc simplement, 'si c'était, oui ou non, une . femme du monde.

PIN GUET, à Stanislas.

Vous avez geigne. Monsieur; celte dame était une femme du monde, et du meilleur monde.

LUCIEN, qui commence à s'initm'.

Vous en êtes sûr.

STANISLAS, à Lucien.

Voyons, mon cher, sois beau joueur, que diable! Tu n'en mourras pas pour cent lonis. Et Monsieur est bien sûr de ce qu'il dit, puisqu'il connaît personnellement cette dame et qu'il l'avait accompagnée au bal de l'Opéra.

PINGUET

Pardon ; je n'ai pas dit cela, messieurs. J'étais venu seul au bal de l'Opéra, je me disposais à en revenir seul et je traversais le péristyle, quand j'ai aperçu un domino solitaire, immobile, appuyé contre une colonne, et paraissant attendre, en respirant des roses. Je me suis approché de cette dame et je lui ai offert mon bras qu'elle a accepté. Où allons-nous,

ACTE TROISIÈME

lui ai-je dit? A la Maison d'Or, a-t-elle répondu. La voix de cette dame tremblait, comme toute sa personne, du reste. Elle avait un accent étranger, naturel ou non. En tous cas il était évident que c'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait en pareil lieu. Et elle m'entraîna à pied, et aussi vite que ses petits pieds pouvaient aller, car elle avait de tout petits pieds. Puisque vous nous avez suivis, messieurs, vous avez pu voir de quel train nous marchions. A peine fûmes-nous arrivés à la Maison d'Or qu'elle tira de sa poche un petit portefeuille, avec un chiffre et une couronne,

qu'elle parla bas au garçon et qu'elle lui donna deux ou trois billets de banque. Je ne comprenais pas pourquoi. Vous voyez un homme, messieurs, à qui une dame, inconnue, masquée, a offert et payé à souper. — Ne le dites pas.

STANISLAS

Il est très bien, ce garçon! Je te fais mon compliment.

LUCIEN

Oui, oui...

STANISLAS

Et alors?

PINGUET

Alors, c'est tout, monsieur.

STANISLAS

Le reste est et doit rester un mystère.

PINGUET

Vous m'avez demandé, pour savoir qui de vous deux avait gagné, si cette dame était ou n'était pas une femme

du monde; je donne les renseignements que je puis donner. Le reste n'a aucun rapport avec le pari.

LUCIEN.

On ne peut pas compromettre une femme plus délicatement.

PINGUET

Je ne saurais compromettre cette clame, monsieur le comte, puisqu'aucune des personnes qui se trouvent ici ne sait son nom, pas même moi. Le moindre indice pourrait-il faire reconnaître cette dame, et de grands malheurs pourraient-ils en résulter pour elle, ou s'est-elle plu seulement à vouloir intriguer jusqu'au bout un brave garçon qu'elle voyait un peu étourdi de l'aventure? Toujours est-il qu'elle m'a fait jurer de ne jamais révéler à qui que ce soit un seul mot de notre entretien. Ma discrétion qui est un devoir professionnel, se double et se fortifie d'un serment qui, bien que prêté dans un cabinet de restaurant, entre un masque et un bouquet de roses, n'en reste pas moins un serment, (a Madame smith.) N'êtes-vous pas d'avis. Madame, que je ne fais que ce je dois et si l'un de ces Messieurs était à ma place, ne ferait-il pas ce que je fais?

THÉRÈSE

Parfaitement, monsieur, vous agissez en galant homme.

(Lucien fait un mouvement.) STANISLAS, bas à Lucien.

Tu sais où le retrouver; un mot de plus, il devine.

ACTE TROISIÈME

PINGUET, à Lucien.

• Je dois rentrer à l'étude pour une affaire très importante, excusez-moi, Monsieur le Comte, de ne pas attendre Monsieur le

Marquis. Du reste, maître Gandonnot, du moment qu'il s'agit de Mademoiselle votre sœur, tiendra à ses prérogatives de patron... (saluant.) Madame !.. Messieurs !

(II sort.)

SCÈNE V

LUCIEN, STANISLAS, THÉRÈSE, mus FRANCÎNE.

STANISLAS

Elle a tout prévu.

THÉRÈSE

Oui, avec les hommes, mais avec les femmes, c'est autre chose.

LUCIEN, h Thérusc.

Eh bien ?

THÉRÈSE

Eh bien! Si je la jette dans vos bras, aimante et innocente, comme hier, commencerez-vous enfin à comprendre quelque chose à sa douleur et à votre devoir?

LUCIEN

Comme vous êtes émue?

THÉRÈSE

Aï! il y a de quoi être émue en voyant une honnête femme mettre autant d'acharnement à se diffamer qu'une coupable en pourrait mettre à se défendre. Je vais jouer toute la vie de votre femme sur un mot. Si humiliant qu'il soit pour elle de tomber dans un piège à prendre un enfant, il faudra l'ici qu'elle y tombe, et dans celui-là même qu'elle m'a indiqué en s'en défiant. Elle va venir certainement savoir ce qui s'est passé. Éloignez-vous, mais tenez-vous à portée de la voix avec M. de Grandredon.

LUCIEN

Faites tout ce que vous croirez devoir faire, (ils soient.)

THÉRÈSE, seule.

A nous deux, il y a plus longtemps que toi que je suis femme.

Francine enlève à droite.

ACTE TROISIÈME

THÉRÈSE

Ce que j'ai? Moi qui malgré tous tes dires, étais convaincue de ton innocence, moi qui étais sûre que ce récit ne pouvait être que ta justification évidente, j'ai amené ce monsieur à nous raconter son histoire, ton histoire, et je souriais et je plaisantais !

FRANGINE

Eh bien?

Grâce à Dieu, il ne se doute pas qu'il s'agit de toi, mais c'est un naïf et il n'était pas de force à lutter contre tant de gens ayant intérêt à savoir la vérité. Une fois que ton mari et M. de Grandredon Font tenu, à leur tour, ils l'ont fait parler, et il est allé évidemment plus loin qu'il ne voulait d'abord, la vanité des hommes ne perJaiit jamais ses droits, de sorte...

FRANGINE

De sorte...

THÉRÈSE

De sorte qu'avec 'des airs penchés, des attitudes de Richelieu delà basoche, le misérable, ne se doutant pas du reste qu'il parlait devant le mari et les amis de la dame, le misérable a confirmé fout ce que tu as dit, — tout ce que tu m'as dit, — et bref, il a raconté avec toutes les preuves qu'on peut donner, en pareil cas, que tu avais été sa maîtresse.

FRANGINE, avec un cri involi.ntaire et en courant vers la porte.

Il en a menti.

THÉRÈSE, la retenant.

Allons donc! Le voilà le cri de ta conscience! (eiic la

reçoit dans ses bras, l'embrasse sur le front et la pousse sur le canapé où

elle tombe en sanglotant.) Crie lantqiic tu voudras maintenant,

l'opération est faite, (a Lucien qui est entré avec Stanislas.) Eli
hitMi, qu'est-ce que je vous disais? (a Francine.) Essuie tes
yeux, voici Annette ! (Annettc entre avec le marquis.)

ANNETTE, allant à Francine et la voyant son mouchoir à la
main , avec émotion.

Tu pleures? (a Lucien.) Tu lui as encore fait de la peine?

LUCIEN

Non, une de ses bonnes amies qui s'est crue veuve et dont le
mari est guéri. L'inquiétude 1 la joie ! (ii veut
prendre la main à Francine qui la retire.)

FRANCINE, bas à Lucien.

Oui... oui, plus tard... pas encore, (a Annettc.) Qu'est-ce ({ue
tu as fait de M. de Symeux ?

ANNETTE

Il est resté avec sa mère à qui je crois que j'ai plu. Voilà
comment ça s'est passé. Nous sommes arrivés avec papa. Elle
nous attendait. Klle a l'air encore jeune avec SCS cheveux tout
blancs.

LE MARQUIS, à Thérèse.

Allons! venez avec moi chorcher les dentelles.

STANISLAS, à Lucien, pendant que Thérèse remet son
chapeau.

Qu'est-ce qu'on disait donc que le mariage est monotone :
c'est très mouvementé.

THÉÂTRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.

LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers».

LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame 6n cinq actea,,

LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.

DENISE, pièce en quatre actes.

DIANE DE LYS, comi'die en cinq acles.

L'ÉTRANGÈRE, coinédic en cinq acteii.

LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes et une préface.

LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédic en quatre actes

LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.

LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre acles

MONSIEUR ALPHONSE, pièce en trois actes.

LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.

LA PRINCESSE DE BAGDAD, pièce en trois actes.

LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.

LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq acles.

UNE VISITE DE NOCES, Comédie en un acte.

CNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR (i" édition)

NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A — D — |RcV-
Glations curieuses et positives sur les principaux personnages de
la guerre actuelle (4" édition), augmentée d'un 'avant-propos de
George SanJ

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/francillonpiceoodumauoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.